

■ Les chroniqueurs de cinéma du cahier culturel, Francine Laurendeau et Robert Lévesque, ont vu sept nouveaux films à prendre l'affiche à Montréal et la réalisatrice de *La Baule-les Pins*, Diane Kurys, s'est confiée à France Lafuste, pages C-5 à C-7.

Montréal, samedi 3 mars 1990

L'Opéra du Met : 50 ans de radiodiffusion

Marie Laurier

L'OPÉRA du samedi radiodiffusé directement du *Metropolitan* (Met) de New York fête ses 50 ans d'assiduité sur les ondes de Radio-Canada, plus précisément son association pendant tout ce temps avec un unique commanditaire, la pétrolière Texaco.

« Il est rare qu'une multinationale s'implique de façon aussi constante et discrète dans la promotion d'une émission culturelle, commente au DEVOIR l'historienne Mireille Barrière. À ce seul titre, je crois que la fidélité de ce mécénat mérite une mention d'honneur. »

Une fois n'est pas coutume, en effet, et Mme Barrière, une fée d'opéra depuis sa tendre enfance, retracera pendant le premier entracte du concert-gala qui marquera cet événement le 10 mars l'histoire de la radiodiffusion de l'opéra.

Pendant la seconde pause, les animateurs maison Colette Mersy et Jean Deschamps converseront avec plusieurs artistes canadiens qui se sont produits sur le plateau du Met, soit les Pierrette Alarie, Colette Boky, Huguette Tourangeau, Nicole Lorange, Louis et Gino Quilico.

L'Opéra du samedi — incidemment c'est Charles Dutoit qui est au pupitre cet après-midi pour *Faust* — laissera le champ libre ce jour-là à une pléiade d'artistes qui ont tous chanté ou dirigé au Met depuis 1940.

Ce sera un feu roulant d'airs des plus grands opéras du répertoire avec Barbara Daniels, Dawn Upshaw, Carol Vaness, Delores Ziegler, Francisco Araiza, Ferruccio Furlanetto, Jerry Hadely, Thomas Hampson, Kurt Moll, James Morris, Paul Pliska, Samuel Ramey, Brian Schenayder et Neil Shicoff.

Le chœur du Met et l'orchestre seront tour à tour sous la direction de Charles Dutoit, Plácido Domingo, Thomas Fulton, Julius Rudel, Nello Santi et le chef attitré James Levine.

Le menu sera varié : du Puccini, Rossini, Massenet, Bizet, Verdi, Mozart, Wagner, Gounod, Stravinski, Donizetti, bref toute la brochette des plus grands compositeurs d'opéras.

Comme à l'accoutumée, les mélomanes et les « opéraphiles » pourront assister à cette émission en se présentant au studio 12 de la Maison de Radio-Canada vers 13 h 15 et être les invités du réalisateur Claude Routhier et du chef du service des émissions musicales, M. Denis Regnaud.

Pour Mireille Barrière qui poursuit ses études à l'Université Laval et qui défendra bientôt une thèse portant

sur le théâtre lyrique à Montréal, selon une approche sociologique, la commandite de Texaco est sûrement la plus longue de l'histoire de la radio.

Dans un article qu'elle signait pour la revue *Aria* lors du 40e anniversaire, Mme Barrière rappelle cependant que la radiodiffusion des matinées du samedi au Met a débuté bien avant 1940, soit le jour de Noël 1931 avec *Hänsel und Gretel*.

« Quelques commanditaires se sont alors succédés jusqu'en 1940 avant que Texaco ne prenne la relève. »

Cette saison, l'association émane maintenant entièrement des États-Unis depuis la vente de la compagnie canadienne et elle ne défraie plus que les droits de la radiodiffusion ici, selon une entente entre elle et le *Metropolitan*.

L'impact de cette radiodiffusion a certainement contribué à cultiver le goût de l'opéra chez de nombreux auditeurs, comme ce fut le cas pour Mme Barrière : « Ma mère écoutait religieusement cette émission et il ne fallait surtout pas la déranger. Adolescente, je devais l'écouter distraitemment et peu à peu plus sérieusement et maintenant, passionnément. »

Elle se souvient avoir assisté à une représentation d'*Aïda* en 1958 lors d'une tournée canadienne du *Metropolitan* et depuis ce temps l'opéra de Verdi figure parmi ses favoris. Aujourd'hui, c'est elle qui va au Met de New York à l'occasion, puisque hélas la troupe ne vient plus à nous, et parfois aussi en Autriche, évidemment à Vienne et à Salzbourg, la Mecque de l'opéra.

Pour notre interlocutrice qui a signé plusieurs textes de commentaire à l'Opéra du samedi, notamment celui qui marquait le centenaire du *Metropolitan* en 1983, l'opéra est un art ample et complet en ce qu'il réunit la musique, la danse, le chant, le théâtre, la scénographie.

Ses préférences sont multiples et diversifiées et elle anticipe avec joie le plaisir de se rendre à Vienne en 1991 où le bicentenaire de la mort de Mozart sera célébré de façon grandiose.

Elle admet que tout le monde n'aime pas l'opéra : « Certains trouvent ce genre ridicule, imbu d'une charge émotive plus amplifiée que le langage parlé. Mais avec un peu de patience et la force d'en écouter, on peut apprécier l'opéra. Pour cela, il faut jouer le jeu, avoir un grand esprit d'accueil et surtout comprendre les conventions de cet art. »

C'est de tout cela et de bien d'autres souvenirs encore que Mireille Barrière nous entretiendra samedi prochain, 10 mars, entre Mozart et Bizet, Massenet ou Rossini. C'est un rendez-vous!

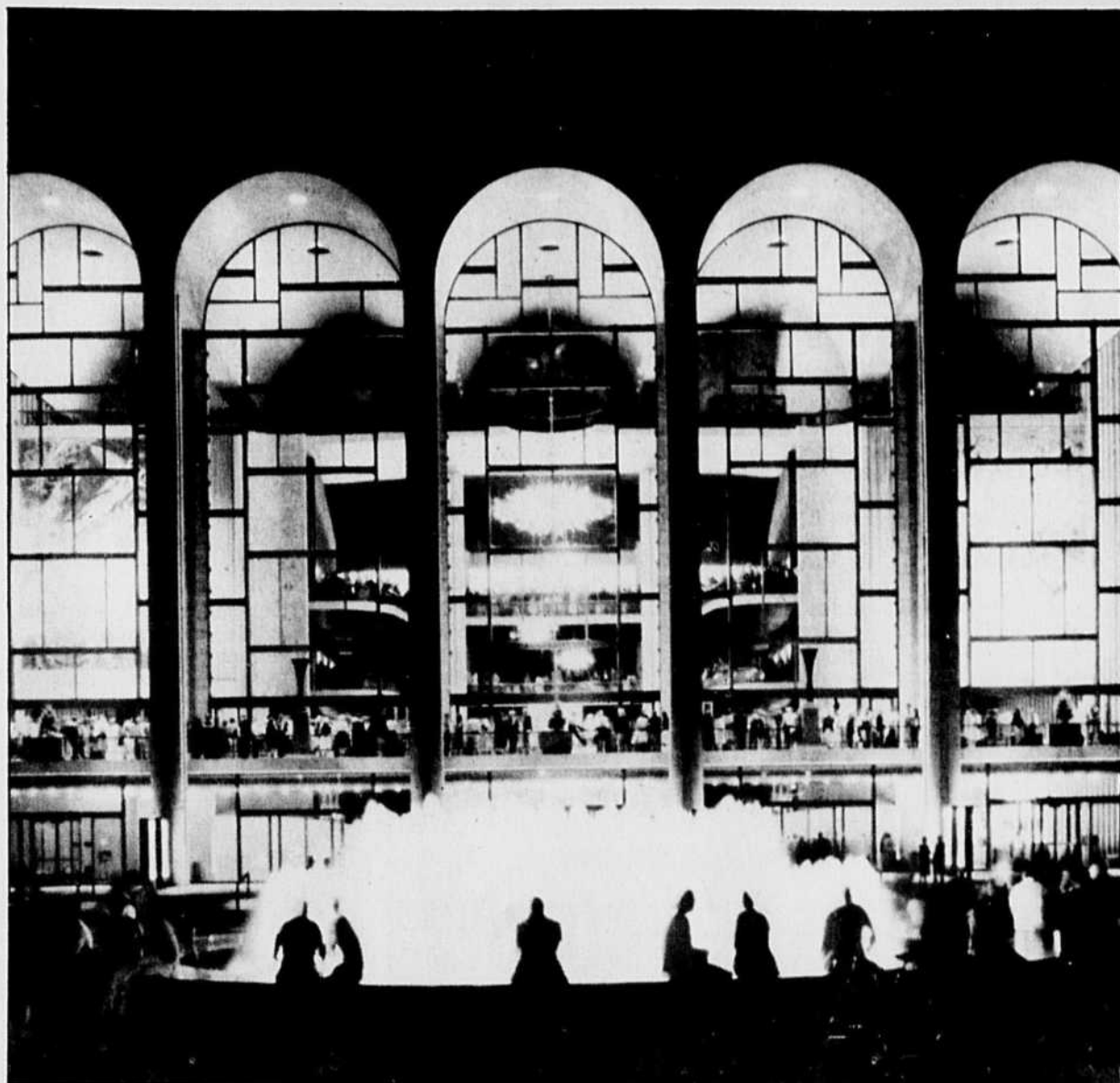


PHOTO ARCHIVES

Le *Metropolitan Opera House*, situé au *Lincoln Center* de New York.

Au Musée des beaux-arts de Boston Monet : les années 90

Angèle Dagenais

BOSTON — Le Musée des beaux-arts de Boston a gagné un double pari : celui de réunir des séries d'études que Claude Monet a peintes dans les années 1890 sur différents thèmes (meules de foin, rangée de peupliers, paysages normands, façade de la cathédrale de Rouen, etc.) — concept hautement sophistiqué pour le grand public — et d'en faire une grande réussite populaire.

Voilà une dizaine de toiles enlignées représentant des meules de foin (sujet des plus banals s'il en est), des collines gréseuses et désertes ou des séries de peupliers dans une perspective identique peut en effet paraître à première vue rébarbatif. D'autant plus que ces paysages ont exclu tout être animé (sauf quelques mouettes) ou humain de leur cadre, qu'ils ne sont pas, règle générale, les plus connus et « aimés » de Monet et que certains sont d'une austérité presque académique.

Mais pour ceux qui veulent comprendre comment Monet travaillait et polissait sa technique, jouait comme un alchimiste avec la lumière, osait utiliser des couleurs pures foncées ou pastel — il mettait des roses, des magentas, des bleus pâles, des verts tendres partout ! — cette exposition est géniale.

Quand on prend le temps de les regarder, chacune de ces 90 toiles est un petit chef-d'œuvre en soi de composition, d'équilibre, de mouvement, de subtilité. En série, elles forment un ensemble éclatant, un monument à la mesure de l'énergie et de la conviction de son auteur. Monet était un acharné, un buté, comme le montre la compilation de sa correspondance récemment publiée. Quand on a vu sa série de meules de foin, par exemple, on a l'impression qu'il a fait totalement le tour de la question, qu'il n'y a plus rien à ajouter au sujet !

Monet a entrepris ses « séries » qu'il a de son vivant exposées, en bloc, comme telles, alors qu'il vivait depuis plusieurs années déjà à Giverny avec sa deuxième femme, Alice Hoschedé, et leurs huit enfants, dans une aisance financière qu'il n'avait jamais connue jusqu'alors. Il avait 50 ans passés et l'impressionnisme n'était plus le mouvement révolutionnaire et d'avant-garde qu'il avait été dans les années 1860.

Les expositions des meules de foin, des peupliers et des façades de la cathédrale de Rouen qu'il tint chez ses agents Durand-Ruel et George Petit connurent un vif succès, les Français de cette fin de siècle ayant besoin de se raccrocher à des valeurs bien « terriennes », laissent entendre les organisateurs de l'exposition. Devenu une célébrité, un « peintre national » en quelque sorte, il réussit même à obtenir 9000 francs pour l'un de ces paysages (Renoir vendait *La Grenouillère*, une toile fétiche, au

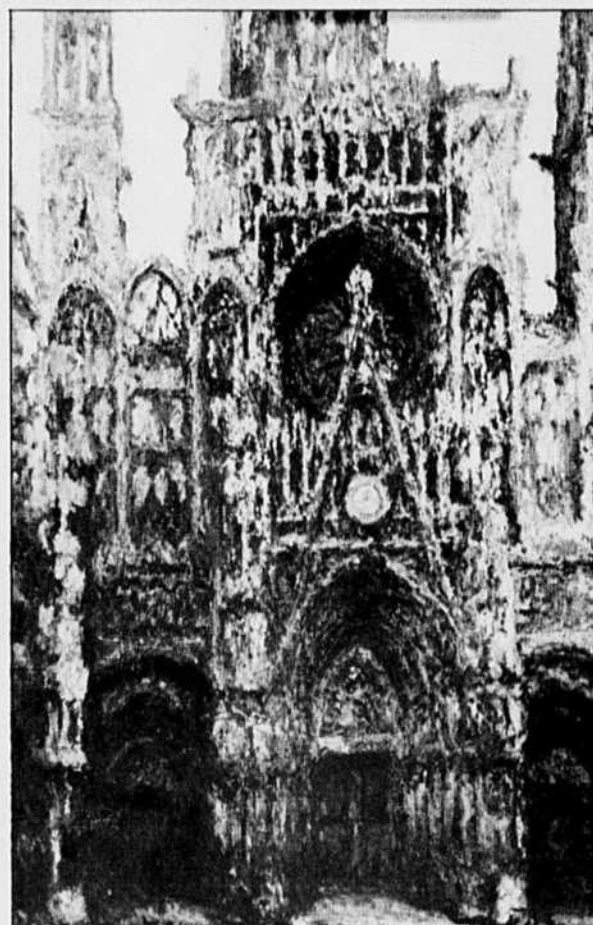


PHOTO ROBERT GORDON

La cathédrale de Rouen, de Claude Monet (vers 1894).

prix record de 20 000 FF, deux ans avant de se voir décorer la Légion d'honneur en 1899).

En cette décennie de prospérité, il a tout le loisir donc d'étudier les variations de la forme selon les changements d'éclairage et de saison dans la campagne française, l'humidité de l'atmosphère de Londres ou l'embrun des côtes normandes, les brumes matinales sur la Seine, ou les neiges du mont Kolsaas en Norvège.

Dans *Le Monde retrouvé des impressionnistes*
Voir page C-2 : Monet

Dans l'âme de l'abbé Pierre

France Lafuste

LA RENCONTRE avec l'abbé Pierre, fondateur des Chiffonniers-bâtisseurs d'Emmaüs, aura été déterminante pour Lambert Wilson.

« On ne peut passer à côté de lui sans être touché. Il vous fait sortir de votre tour d'ivoire. Il vous dégoûte de votre propre indifférence vis-à-vis des autres. » Forcément, cette rencontre aura nourri son jeu dans *Hiver 54*, un film de Denis Amar. Un hiver particulièrement rigoureux pendant lequel l'abbé intervient auprès des députés, du préfet de Paris, du ministre du Logement et du tout-Paris qui feignent d'ignorer les milliers de sans-abri.

Pas facile d'être digne d'un modèle aimé et respecté. Pas évident non plus d'incarner un personnage quand on n'a pas l'âge du rôle (l'abbé Pierre avait 42 ans quand il commença sa croisade publique en faveur de la construction des « cités d'urgence » ; Lambert Wilson a 30 ans, qu'on n'a été ni résistant, ni député et qu'on ne lui ressemble pas physiquement).

Seul l'abbé pouvait le mettre sur la voie. « J'ai longuement parlé avec lui dans son abbaye en Normandie. J'ai compris que ce qui importait, c'était de rendre à la fois sa fragilité et sa force de caractère. De sa sincérité et sa soif de spiritualité, je savais qu'elles me porteraient pendant le tournage. Et même après. »

C'est dans cet esprit d'engagement politique spontané, à l'image de cet homme humble et frondeur qui lança une grande campagne de solidarité en prenant d'assaut les ondes de Radio Luxembourg, que Lambert Wilson est venu à Montréal. Moins pour parler de fraternité que de préoccupations écologiques mais sûrement avec la même douceur et la même intensité du regard que son modèle.

« Je crois moins en l'homme que l'abbé Pierre, même si je suis outré de voir tant de misère dans nos sociétés riches. En fait, ce qui m'attire vraiment, c'est quand on fait du mal à la terre. Là, j'ai mal dans ma chair. »

En France, Lambert Wilson s'est joint aux groupes de pression pour tenter de stopper la construction d'un barrage sur la Loire. Il a même écrit une lettre au premier ministre. Sa croisade publique à lui. Comme si l'abbé Pierre lui avait remis son bâton de pèlerin.

Ce personnage d'abbé volontaire et émuant en a surpris plus d'un. Lambert Wilson avait imposé jusque-là l'image d'un jeune homme troublé, douloureux, parfois diabolique : Dans *Les Possédés*, de Wajda,

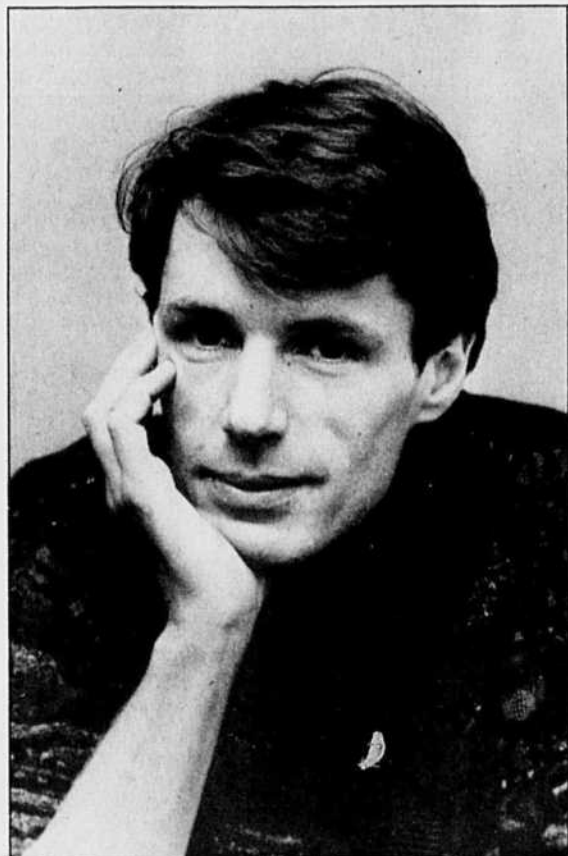


PHOTO JACQUES GRENIER

Lambert Wilson incarne le personnage de l'abbé Pierre dans *Hiver 54*.

Chouans, de Philippe De Broca, *Rendez-Vous*, de Tchéchiné, ou *La Femme publique*, de Zulawski.

« J'étais alors tenté par l'investigation de zones douloureuses. Je n'étais attiré que par des personnages en état de faillite. Mais professionnellement, je me mettais en danger. »

Il en est sorti dit-il en jouant un rôle de tendre dans le film *La Vouivre*, réalisé par son père Georges Wilson, dans celui d'un amusant grincheux dans la comédie *Suivez cet avion*, dans celui d'un homme au grand cœur dans *L'Abbé Pierre*. « J'ai toujours pensé que

C-4 : Wilson

FRAGMENTS D'IDENTITÉ



150 pages,
19,95 \$

FRAGMENTS D'IDENTITÉ

DES MÉMOIRES QUÉBÉCOISES

LA MÉMOIRE NOSTALGIQUE / LA MÉMOIRE ADAPTIVE

LA MÉMOIRE REFOULÉE / LA MÉMOIRE OBLIGÉE

LA MÉMOIRE LIBRE

Méridien
ÉDITIONS DU MÉRIDIAN

1980 ouest, rue Sherbrooke
bureau 520
Montréal, H3H 1E8
Téléphone: 932-9037
Télécopieur: 932-3986 Fax

par: Andrée Gendreau

Dans le processus de construction d'une identité collective, les mémoires constituent une trame sur laquelle se dessine l'image d'un pays et d'une appartenance. Ce livre, qui se présente comme une relecture de notre histoire, offre, avec tous ses liens, maintes pistes pour l'avenir.

Codition Musée de la Civilisation Éditions du Méridien

ART FARMER ET MULGREW MILLER

Malgré la différence d'âge et les kilomètres de géographie

Serge Truffaut

ART FARMER est trompettiste : il aura 62 ans le 21 août prochain. Mulgrew Miller est pianiste : il aura 35 ans le 13 août prochain. Le premier vient du fin fond de l'Iowa ; le deuxième, d'un coin qui n'a rien de quelconque : il vient du Mississippi.

Entre les deux, il y a une grande différence d'âge et des kilomètres de géographie. Mais les deux ont des idées semblables. Ils ont la même conception musicale. Ils font la même chose. Ils prêtent à ce genre baptisé jazz quelque chose qui tient de la pérennité.

Ils n'essayaient pas de faire la révolution. Ils cultivent le même sillon depuis des années, ils l'embellissent. Ils ne racolent pas. Ils font leur boulot sans se soucier comme d'une guigne du qu'en-dira-t-on. Art Farmer et Mulgrew Miller sont des honnêtes hommes qui, une fois encore, ont admirablement travaillé.

Arthur Stewart Farmer a eu une idée qui lui ressemble. Une idée élégante. Il a consacré toute une production aux compositions de Billy Strayhorn, le complice de Duke Ellington. Cela s'intitule *Something To Live For*, sur étiquette *Contemporary*.

Cette production n'est pas nouvelle-nouvelle. Mais pour nous, ici à Montréal, elle est toute neuve. Parce qu'ici, à Montréal, nos distributeurs se soucient comme d'une guigne des amateurs-consommateurs. C'est pas nouveau. Pour être précis, cet album est sorti en 1988. Et comme il s'agit d'une production admirable...

Mulgrew Miller a eu une idée judicieuse. Il a réuni autour de lui Ron Carter à la contrebasse, Tony Williams à la batterie, et, pour certaines pièces, Joe Henderson au saxophone ténor. C'est d'ailleurs dans le coin de Monsieur Henderson, soit à San Francisco, que tous ensembles ils ont tranquillement fabriqué cet album plein de puissance qu'est *The Countdown* sur *Landmark*.

Art Farmer également aime bien l'atmosphère de San Francisco. C'est là en effet qu'il a retrouvé ses amis de longue date : James Williams au piano, Rufus Reid à la contrebasse, Marvin « Smitty » Smith à la batterie, et, surtout, Clifford Jordan au saxophone ténor.

Ensemble, ils ont aisément investi les compositions de Billy Strayhorn qui ne sont pas des « tonnes » mais des

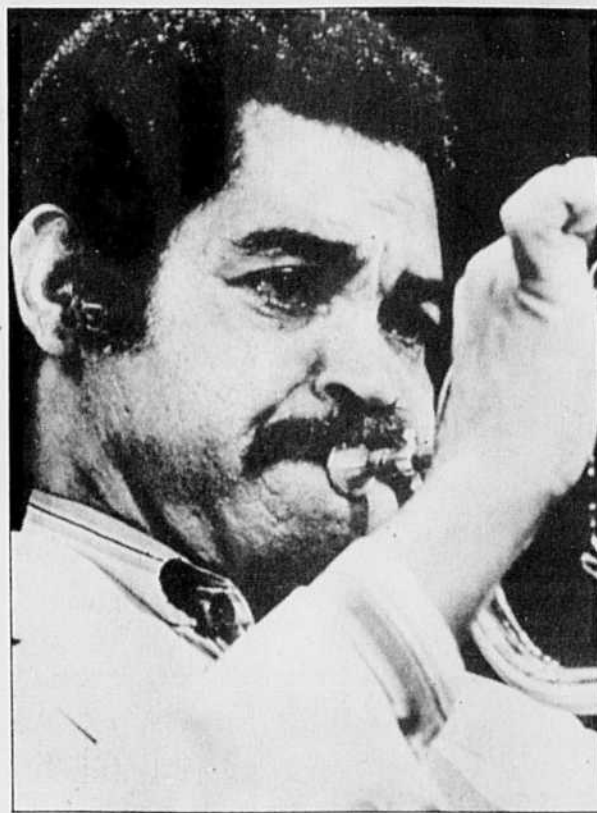


PHOTO YASUHIKA YONEDA

Art Farmer

petits chefs-d'œuvre. Musicalement, Billy Strayhorn ne faisait pas du pâté chinois, il faisait des quenelles de brochet.

C'est au tour de qui ? De Miller. Miller, ses frères et ses sœurs ont longtemps fréquenté les bancs de l'église baptiste de leur coin. Au Mississippi, on ne rigole pas avec la religion. À peine fait-on sa « p'tite » entrée dans le monde qu'on vous baigne dans l'eau du « p'tit » Jésus. Les

baptistes prennent ça avec sérieux et gravité. Miller, son style, il est grave. Pesant et puissant. Sombre et fluide.

Miller, son style il est aussi étonnant que ces pianistes de la région de Memphis, soit les Phineas Newborn et Harold Mabern. Un style qui lie le blues avec des inflexions funky et des accents *hard-bop* très prononcés. Dès la première note de *The Countdown*, qui introduit la face 1, Miller vous saisi tout comme le faisait si bien en son temps Bobby Timmons.

De ses années passées sur la côte Ouest, Art Farmer a conservé un ton délicat, un style raffiné. Art Farmer n'a jamais réellement été un « *hard-bopper* ». Il est trop introverti ou discret pour cela.

Art Farmer c'est le trait d'union entre Miles Davis et Chet Baker. En fait, pour remettre les pendules à l'heure et vous fournir un point de repère, il serait important de vous confier que Art Farmer a eu son mot à dire dans le jeu de Baker. Un gros, mais très aimable mot.

Dès la première note de *Johnny Come Lately*, Art Farmer brosse un tableau sonore aux reliefs empreints d'impressionnisme. *Johnny Come Lately*, c'est une ballade. Tout comme d'ailleurs *Something To Live For*.

Avec le saxophone de Clifford Jordan il poursuit un de ces dialogues où les silences sont si bien choisis qu'on reste attentif au moindre soubresaut. Cet album est magnifique. En tout cas, il l'est plus que celui de Miller.

Il faut dire que dans le cas de Miller, et à sa décharge, la batterie est entre les mains de Tony Williams. Oui, je sais. Williams est une musicien « *extra-di-naire* », comme dirait Pierre Lalonde. C'est ça justement le problème. Sur ce disque qui n'est pas le sien, il prend trop de place. Il multiplie les piroquettes. Williams, c'est un pyrotechnicien de la batterie.

Parfois, aux détours de *Exact Change*, ou de *Tetragon* ou de *What The World Needs Now Is Love* on a envie de lui crier : « Eh! Mon p'tit bonhomme, as-tu la prostate en bandoulière ? » Williams, faut bien le dire, il est un peu macho avec sa batterie. Heureusement pour nous, Carter et Miller sont là.

Bon. Entre les deux, mon cœur est content. Il est très content de Art Farmer parce qu'il adore ces nobles artisans qui après des années de labeur ont gardé l'amour du métier. Et puis il est content de Miller qui,

malgré son jeune âge, a fort bien saisi qu'en s'y prenant bien, il y avait plus d'une façon de poursuivre le travail accompli par Art Farmer. Le geste est élégant. Et ceci est très important.

Who's Who

JOHN GILMORE avait déjà écrit un livre admirable sur l'histoire du jazz à Montréal paru aux éditions *Vehicule Press*.

Depuis quelques jours, il nous propose un *Who's Who Of Jazz In Montreal*, également chez *Vehicule Press*, essentiel pour tout amateur digne de ce nom.

Cet ouvrage incluant de chouettes photos couvre les périodes allant du ragtime à 1970. Ce qui signifie que les Yannick Rieu, Michael Gauthier, et Dave Laing n'y sont pas, mais que les Vic Vogel, Willy Girard, Alfie Wade, Valdo Williams, Lee Gagnon et compagnie ont droit de cité. Indispensable.

Harper & Brothers

LES FRÈRES Philip et Winard Harper ont présentement la cote. Non seulement ils proposent un nouvel album sur étiquette *Verve*, ils sont l'objet d'articles parus simultanément dans le dernier *Down Beat* et le dernier *Jazz Times*.

Quant au *Jazz Report* de Toronto, il consacre un long article à Colina Philipps, Sharon Lee Williams et Shawne Jackson.

Time Out

UN NOUVEL ALBUM de Paul Motian, en compagnie de Joe Lovano au saxophone et Bill Frisell, vient de paraître. Baptisé *One Time Out*, cette production a été éditée par l'étiquette italienne *Soul Note*. On en reparlera une fois qu'on aura la certitude qu'il est bien distribué. Sinon...

Ruine-babines

HARMONICISTE, Carl Tremblay a organisé un festival d'harmonica qui se tiendra du 7 au 11 mars prochain aux Beaux-Esprits, sur la rue Saint-Denis.

Au programme, il y aura notamment Jim Zeller, Rick Weston, Harmonica Zeque, Gérard-D. Laflaque et Billy Craig.

PROBLÈME DE DROGUE?

NOUS POUVONS T'AIDER

APPELLE: NARCOTIQUES ANONYMES



514-939-3092

LE TNM PRÉSENTE DÈS LE 6 MARS

tnm



DE FEYDEAU

La Puce à l'oreille

DANS UNE MISE EN SCÈNE D'ANDRÉ MONTMORENCY

NORMAND CHOUINARD
CHARLOTTE BERNARD
GEORGES CARRERE
SOPHIE CLEMENT
RENÉ GAGNON
YVES JACQUES
ROGER JOUBERT
GAETAN LABRECHE
MARIE-CHANTAL PERRON
PIERRETTE ROBITAILLE
JEAN-LOUIS ROUX
FRANÇOIS SASSEVILLE
LÉNIE SCOFFIE
JONATHAN TANNER

BILLETTERIE: 861-0563

84 rue Sainte-Catherine Ouest Montréal Métro Place-des-Arts

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
LA PASSION DU SPECTACLE

PHOTO COLLECTION PRIVÉE, BALE

Claude Monet devant l'étang des nymphéas (1918).

♦ Monet

(Seghers, 1977), Alice Bellony-Re-wald écrit : « En 1891, Monet, qui vit intuitivement au rythme de son époque, se déclare insatisfait des choses faciles qui viennent d'un jet. Il entreprend de pousser plus loin ses recherches pour apaiser l'insatiable besoin de création qui l'habite. Il s'orienta naturellement vers l'observation quasi scientifique des mutations qu'un changement de lumière fait subir à un motif donné. »

La nature dans ses perspectives ouvertes (les grands espaces) ou plus restreintes (son jardin à Giverny) restera son sujet de prédilection jusqu'à sa mort en 1926. Il reste fidèle à sa palette de couleurs claires, éclatantes, lumineuses même lorsqu'il peint des bords de foin dans un champs. Elles apparaissent bleu pâle, vertes ou rouges selon l'éclairage, la saison et l'œil du peintre !

Ses études de la cathédrale de Rouen sont uniques à ce chapitre. Grâce à une observation systématique de la façade, de l'aube au crépuscule, (installé au second étage d'un logement qui fait face à l'église) il transforme la structure gothique de pierre grise et mate en de vaporeuses surfaces irisées de couleurs pastel. Sa texture est riche, la pâte abondante, au point d'arrondir et d'alourdir les arêtes, les fins détails. Mais si on se recule de six pieds, la cathédrale engloutie émerge de sa gangue de taches, altière comme une apparition, dégoulinante de couleurs...

Monet a peint quelque 2000 toiles au cours de sa longue carrière qui

s'étend sur une soixantaine d'années mais 500 au cours de la décennie 1890-1900. C'est dire l'ardeur qu'il déploya pour mener à bien ses recherches chromatiques.

Éparpillées dans les musées et collections privées aux quatre coins du globe — Leningrad, Paris, Malibu, Tokyo — ces toiles sont rassemblées pour la première fois depuis leur création il y a un siècle. Après Boston (jusqu'au 29 avril), l'exposition doit visiter à l'Art Institute de Chicago (du 19 mai au 21 juillet) et le Royal Academy of Londres (du 7 septembre au 9 décembre).

L'exposition a été conçue par Paul Hayes Tucker, professeur associé à l'Université du Massachusetts à Boston. Boston, rappelons-le, est un centre d'études réputé de l'œuvre de Monet, le Musée des beaux-arts possédant en effet la plus vaste collection des œuvres de ce peintre à l'exclusion de Paris. La première exposition non commerciale consacrée entièrement à Monet eut lieu à Boston, précisent les documents de l'exposition, sans toutefois préciser l'année.

Boston attend de 500 000 à 750 000 visiteurs à ce « blockbuster », espérant égaler le succès de l'exposition Renoir de 1986 qui rapporta 30 millions \$ à la ville en revenus connexes.

N'arrivez pas comme une fleur à Boston, il vous faut absolument une réservation pour voir l'exposition. (Ticketron par téléphone : 1-800-382-8080). Le billet est 9 \$ pour les adultes, 7 \$ pour l'âge d'or et 5 \$ pour les jeunes de six à 16 ans. Certains hôtels offrent des « forfaits Monet » fort intéressants. Renseignez-vous auprès du Greater Boston Convention & Visitors Bureau.

CARBONE 14

RIVAGE À L'ABANDON



textes: HEINER MÜLLER
mise en scène: GILLES MAHEU
musique originale: ALAIN THIBAUT

avec: PAULINE JULIEN
MARTE TURGEON
PAULINE VAILLANCOURT
et 18 figurants

COMPLET
JUSQU'AU 4 MARSPROLONGATION
DU 14 AU 25 MARSréservations 521-4198
ou ADMISSION 522-1245

en coproduction avec

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL



Pour faire suite au

GRAND CAHIER

LE THÉÂTRE DE
LA NOUVELLE LUNE

PRÉSENTE

La Preuve

d'après le roman d'Agota Kristol

Adaptation théâtrale de

Odette Guimond et Jacques Rossi

Mise en scène de Jacques Rossi

Assisté de Monic Dumaresq

Avec: Roch Aubert, Michèle Craig, Michel Daigle,
Martin Draville, Sylvie Dubé, Odette Guimond,
Robert Lavioie, Jean L'Italien, Luc Morissette,
Marie-Josée Picard

Conception musicale de Pierre Moreau

Scénographie de David Gaucher

Costumes de Anne-Marie Tremblay

Accessoires de Éric Aubuchon

Éclairages de Pierre Saint-Amand



"Grand théâtre et belle ferveur!"
Jean Beaunoyer, La Presse

"Très beau, touchant, émouvant..."
Une soirée de théâtre intéressante et réussie."
Daniel Guérard, Bon Dimanche

15 FÉVRIER - 17 MARS 90
du mardi au samedi 20h30
4353, Ste-Catherine est. 253-8974

Salle Fred-Barry
de la Nouvelle Compagnie Théâtrale
Théâtre de création dramatique

15 FÉVRIER - 17 MARS 90
du mardi au samedi 20h30
4353, Ste-Catherine est. 253-8974

QUATRE À QUATRE
LES INCONTOURNABLES

Cinq interprétations des *Lieder* de Schumann

Fritz Wunderlich (ténor) et **Hubert Giesen** (piano) : Schumann, *Dichterliebe* op.48; 5 *Lieder* de Beethoven; huit *Lieder* de Schubert. Récital du 19 août 1965, au Mozarteum de Salzbourg. Acanta 43 529.

Dietrich Fischer-Dieskau (baryton) et **Christoph Eschenbach** (piano) : Schumann, op.48, *Liederkreis* op.39; 7 *Lieder* op.25. Deutsche Grammophon 415 190-2, enregistrements de 1975, 76, 79.

Thomas Allen (baryton) et **Roger Vignoles** (piano) : Schumann, op.48, *Liederkreis* op.24, 3 *Lieder* op.127 no.2, op.49 no.1, op.25 no.24. Virgin Classics VC 7 90787-2.

Olaf Bär (baryton) et **Geoffrey Parsons** (piano) : Schumann, op.48, op.39. EMI CDC 7 47397-2.

José Van Dam (baryton-basse) et **Dalton Baldwin** (piano) : Schumann, op.48, *Kerner-Lieder* op.35, *Die beiden Grenadiere* op.49. Forlane UCD 16595.

Carol Bergeron

DANS UNE LETTRE destinée à la pianiste Clara Wieck qu'il épousera quelques mois plus tard, Robert Schumann lui avoue l'ardeur qui le pousse à composer : « Tu seras étonnée de voir tout ce que j'ai fait depuis quelque temps. Rien pour le piano. Il ne faut pas que tu le saches encore... » Il ne veut pas encore lui annoncer qu'il a complètement interrompu sa production pianistique pour se consacrer exclusivement à la voix. Et en cette année de 1840, il achèvera 127 *Lieder*.

On se souviendra que pour arracher Clara à la tutelle paternelle, Robert a dû lutter ferme. Il va sans dire que son œuvre pour piano a porté la trace de ses angoisses et de sa frustration. Quand il se tourne vers la voix, c'est avec le sentiment qu'il pourra exprimer plus clairement la fin et l'heureux dénouement de sa lutte.

Cependant, cette victoire est celle d'un être tourmenté. Schumann ap-

paraît donc comme un vainqueur anxieux. Le poète dont il s'inspire le plus à ce moment précis est Heinrich Heine dont les poèmes reflètent un profond sentiment de désespoir.

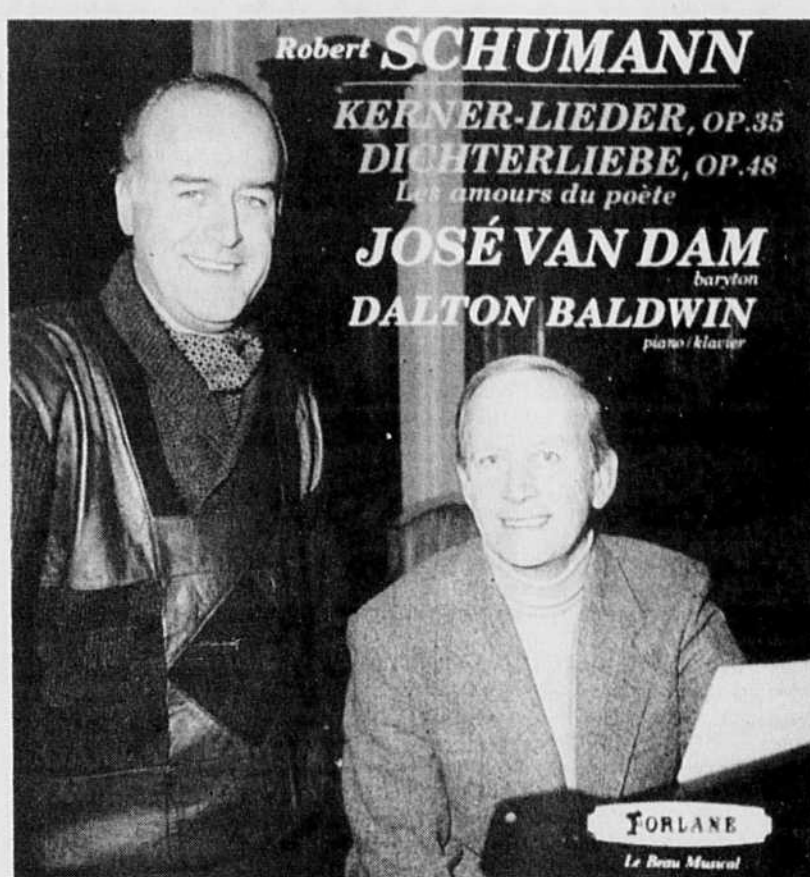
À se demander, comme le fait Dietrich Fischer-Dieskau, « si la vie avec Clara fut vraiment un accomplissement ou bien si elle n'a pas été l'un de ces masques derrière lesquels Schumann a toujours aimé se dissimuler » (*Robert Schumann*, Éditions du Seuil).

Curieusement, remarque encore Fischer-Dieskau, « dans cette période d'intense espoir de bonheur, les textes choisis relèvent tous du domaine de l'angoisse ». Dans *Les Amours du poète* (*Dichterliebe*), par exemple, Heine chante, dans un climat d'effusion et de mystère, la vie et l'amour... un amour qui sombre toutefois dans la mort : « Pourquoi ce cerceuil vaste et lourd ? C'est pour y mettre ensemble ma douleur et mon amour » (Heine).

Schumann a dédié son op.48 à la cantatrice Wilhelmine Schröder-Devrient. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'il ait souhaité l'entendre chanter par une femme. Au contraire — et bien qu'à ma connaissance Schumann ne l'ait pas précisé — l'œuvre convient davantage à un à une voix masculine de registre élevé. Pour respecter les tonalités originales, il faut donc faire appel à un ténor ou à un baryton ténorissant.

Les tessitures plus graves se voient dans l'obligation de transposer vers le bas un certain nombre de *Lieder*. Les Fischer-Dieskau, Allen et Bar chantent une version adaptée de la manière suivante : les six premiers ainsi que les deux derniers *Lieder* ont été transposés un « ton » plus bas, le huitième, une « tierce mineure » plus bas. Les autres gardent leurs tonalités originales.

Quant à José Van Dam, son registre de basse-baryton l'a contraint à



déplacer encore plus radicalement les tonalités vers le bas. Seuls les *Lieder* no.7, 9 et 10 ont échappé à ce changement de couleur.

Or, à propos du septième *Lied* « *Ich grolle nicht* » (*Je ne te maudis pas*), Fischer-Dieskau prend bien soin de préciser l'importance du choix du « ton » de do majeur que l'on associe généralement à l'optimisme. Il est cependant, en regard de la signification du texte, « le moyen le plus adéquat d'exprimer la victoire sur l'amertume, de métamorphoser la résignation en un poétique chagrin d'amour, mais aussi de se promettre à soi-même, avec un brin d'ironie, que jamais plus on ne succombera à pareille faiblesse ».

Cela tendrait à démontrer l'importance de chanter cette musique dans le respect des « tonalités » choisies par Schumann. D'autant que chez lui, la signification du texte demeure primordiale. La musique qui l'anime ne peut par conséquent que lui être intimement liée.

Lui-même écrivain, jamais Schumann n'abdique vis-à-vis du poète. On le remarque ici et là, notamment dans sa manière d'insister à six reprises sur les mots « *Ich grolle nicht* », lorsque Heine ne les avait écrits que deux fois.

Cette symbiose entre le mot et la musique, entre l'atmosphère du poème et celle du *Lied*, ne se perçoit sans doute jamais mieux que dans l'interprétation qui la partition d'une manière absolue. Mieux

adapté à la voix de ténor, l'op.48 n'est cependant pas inaccessible à certains barytons. Un Pierre Mollet qui a chanté le *Cycle* une centaine de fois en récital, avoue l'avoir fait la plupart du temps dans la version originale. Malheureusement, aucun disque n'en a gardé le souvenir.

Les ténors n'ont pas davantage laissés de nombreux enregistrements. On dit beaucoup de bien de ceux de Ernst Haefliger et de Ian Partridge mais ils n'ont, à ma connaissance, pas encore été repris en CD.

Il reste donc la version en concert de Fritz Wunderlich et n'entendrait-on que celle-ci, que l'on pourrait clamer avoir entendu la plus émouvante, sinon la plus belle. Vocalement, le timbre du ténor allemand nous subjugue. Une telle aisance, une telle musicalité, une telle intelligence du texte nous accrochent irrésistiblement.

Les autres interprétations ont aussi leurs mérites. Celle de Dietrich Fischer-Dieskau demeure sans doute un exemple magistral d'intelligence du texte. Celle de Thomas Allen (baryton anglais) se distingue par la beauté du timbre et une grande expressivité. Celle de Olaf Bär renferme de bonnes choses mais à 29 ans, le chanteur allemand n'a pas atteint sa pleine maturité vocale.

José Van Dam propose une lecture plus sombre, toute empreinte de gravité. Il cherche toutefois l'expression en exagérant à la manière du chanteur d'opéra qu'il est d'abord et

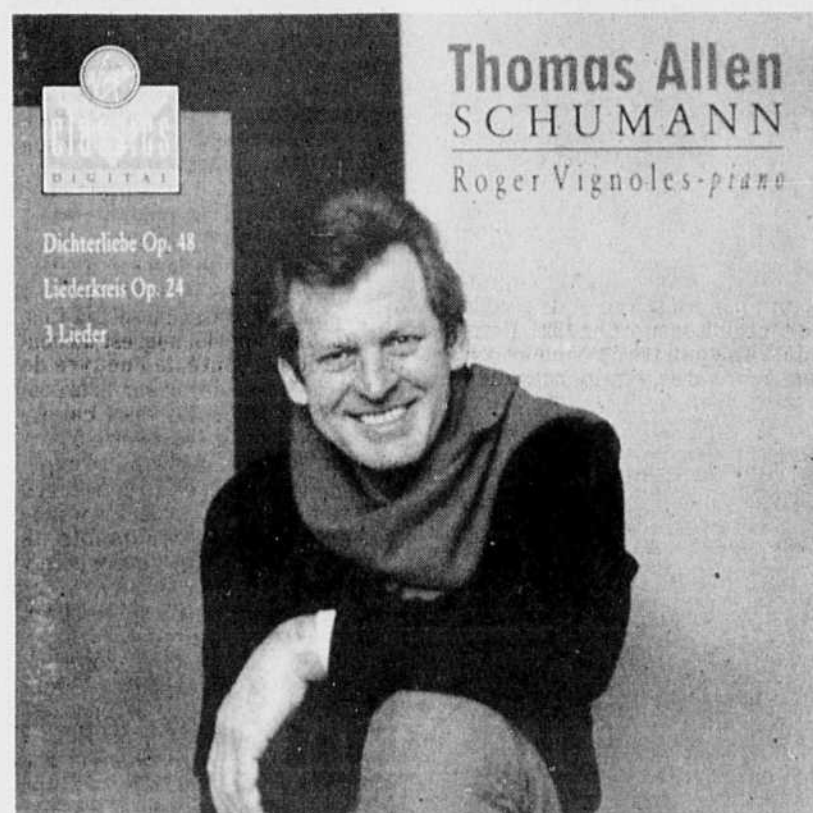


avant tout. Son approche devrait fournir un prétexte à qui veut approfondir l'interprétation des *Dichterliebe* par le biais de la comparaison.

Mais à parler des chanteurs, il ne faudrait surtout pas oublier que ses *Lieder*, Schumann les a écrit pour la voix et le piano. Le rôle de ce dernier ne se borne pas à accompagner discrètement, pour ne pas dire naïvement. Il participe à part égale à l'expression musicale du poème. Il précède, ajoute, poursuit de son propre

commentaire le travail de la ligne vocale.

Aussi, est-il primordial que le chanteur s'associe avec un pianiste accompli. On pense par exemple à ce que pourra nous apporter la réédition de l'enregistrement du baryton Charles Panzéra et du pianiste Alfred Cortot. Ici, les Christoph Eschenbach, Roger Vignoles et Geoffrey Parsons s'imposent comme des partenaires agissants. Ils occupent avec force la place que Schumann leur a confiée.



PESEK

**UN GRAND MAÎTRE
TCHÈQUE NOUS
REND VISITE**



6 et 7 mars, 20h00
LIBOR PESEK
Chef
GARRICK OHLSSON
Piano
MARTINU
Les Fresques de Piero della Francesca
RAVEL
Concerto pour piano en sol majeur
DVORAK
Symphonie no 6
Billets: 36\$, 26\$, 20\$, 8\$
Commanditaires:
le 6, COGECO Inc.
le 7, Hewlett Packard (Canada) Inc.
Salle Wilfrid Pelletier (514) 842-2112
Frais de service
Rédemption de 18 sur tout billet de plus de 10\$

LES GRANDS CONCERTS

**OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE
DE MONTREAL CHARLES DUTOIT**



**ORCHESTRE DE CHAMBRE
I MUSICI DE MONTREAL**

présente

L'AMADEUS ENSEMBLE, de Toronto

solistes:

Moshe Hammer,
violin

Joel Quarrington,
contrebasse

MOZART: Divertimento no 3 en fa majeur, K138
ELGAR: Sérénade en mi mineur pour cordes, op. 20
BOTTESINI: Grand duo concertante pour violon, contrebasse & cordes
BLOCH: Concerto grosso no 1, pour cordes et piano obligé (1925)

4 MARS 1990, 20 heures SALLE POLLACK

BILLETS: 15\$ adulte - 8\$ étudiant/âge d'or
CHEZ: ARCHAMBAULT, 500 Ste-Catherine E.
LETTRE-SON MUSIQUE, 5054 ave du Parc
(.75\$ frais de service)

RENSEIGNEMENTS

982-6037

Les Événements du Neuf et l'ACREQ présentent

NEM / GMEM

(Le nouvel ensemble moderne et le Groupe de
musique expérimentale de Marseille)

Ubris, de Jacques Diennet
Où il est question d'un coucher de soleil,
de **Georges Boeuf**

Piano, Jacques **Drouin**
Contrebasse, **Réné Gosselin**
Violoncelle, **Claude Lamothe**

Direction: Lorraine **Vaillancourt**

Le 9 mars 1990, à 20 heures
à la **Salle Claude Champagne**

Billets 15\$ (régulier)
7\$ (étudiants/âge d'or)
(20% de réduction pour
les amis du NEM)

Réservations:

276-9095

Métro

Edouard-Montpetit



Mois de la Danse
AU CENTRE SAIDYE BRONFMAN

MARGIE GILLIS

Montreal
3 mars 20h30/4 mars 14h00 et 19h00

**DANNY GROSSMAN
DANCE COMPANY**

Toronto
10 mars 20h30/11 mars 14h00

**JUDITH MARCUSE
DANCE COMPANY**

Vancouver
17 mars 20h30/18 mars 14h

**MONTANARO
DANCE**

Montreal
24 mars 20h30/25 mars 14h

FORFAIT DANSE

50\$/40\$ (étudiants/âge d'or)

BILLETS INDIVIDUELS

15\$/12\$ (étudiants/âge d'or)

Métro Côte Ste. Catherine

5170 chemin de la Côte Ste-Catherine
SAIDYE BRONFMAN CENTRE

GUICHET

739-7944 ou 739-4816

Cette série a été rendue possible grâce à un don
généreux de M. et Mme Michal Horstein



musique pour instruments inventés

TUYO

CAROL BERGERON, BENOÎT BRODEUR, GUY LARAMEE
mise en scène: Claude Poissant costumes: Yvan Gaudin

«hypnotisant!» Tony Davis, Winnipeg Free Press, janvier 90
«...c'est comme un bon film de science-fiction»
Francine Julien, Le Soleil, janvier 90

LA CHAPELLE
3700, rue St-Dominique (entre Prince-Arthur et avenue des Pins), Montréal

1, 2, 3, 4, 8, 9, 10, 11 MARS
21 h / matinées 3, 4, 10, 11 mars 16 h 14\$ / matinées: enfants 3\$

BILLET PLUS
1248, Metcalfe, métro Peel
Achats: 845-3535

BELLE GUEULE

**EN VENTE CHEZ
ADMISSION
(514) 522-1245**

**DE MOLIÈRE
LES FEMMES
SAVANTES
PAR PINTAL**

Andrée **LACHAPELLE**
Monique **LEYRAC**
Sylvie **GOSSELIN**
Marie-France **LAMBERT**

Luc **DURAND**
Gabriel **GASCON**
Carl **BÉCHARD**
Alain **FOURNIER**

À COMPTER DU 8 MARS
les vendredis et samedis à 20h30
et en matinée sur semaine avec public étudiant

253-8974
(tous sur réservation téléphonique)

**EN VENTE CHEZ
ADMISSION
(514) 522-1245**

Théâtre Denise-Pelletier, 4353, Sainte-Catherine Est, Mtl
Direction artistique: Guy Nadon

théâtre denise-pelletier
la nouvelle compagnie théâtrale

Le président Mitterrand veut faire de la Bibliothèque de France la plus moderne du monde

L'érection de la «TGB» agite les intellectuels français

Sylviane Tramier

PARIS — Lorsque le 14 juillet 1988, François Mitterrand lance le dernier grand projet de sa présidence, « la construction de la plus grande et de la plus moderne bibliothèque du monde ou de l'une des plus grandes et des plus modernes », il déclenche un beau remue-ménage et une effervescence de palabres et de querelles comme en raffolent les intellectuels français.

Où serait cette bibliothèque ? Qu'allait-on y mettre de dans ? Comment fonctionnerait-elle ?

Le président souhaitait une bibliothèque « qui puisse prendre en compte toutes les données du savoir, dans toutes les universités, les lycées, les chercheurs et qui serait connectée à l'ensemble des grandes universités d'Europe ».

Allait-on créer une bibliothèque futuriste où le livre serait aboli, qu'advendrait-il de la vénérable Bibliothèque nationale de la rue de Richelieu, allait-on créer un *Dysneyland* du livre, ou une luxueuse chasse-gardée de l'élite intellectuelle parisienne ?

Le public et les médias résumaient le débat en trois lettres : « TGB », pour « Très Grande Bibliothèque », le surnom dont on a affublé le plus ambitieux et le plus complexe des « grands travaux » de la présidence Mitterrand.

L'écrivain et journaliste Dominique Jamet, l'homme qui a été chargé de piloter ce projet contre vents et marées, et de la conduire à bon port, préfère lui donner son nom officiel de Bibliothèque de France.

En tant que président de l'Établissement public de la Bibliothèque de France, il ne fait pas mystère des raisons qui poussent à mener rondement un projet dont la date d'achèvement est prévue pour le mois de janvier 1995 : « Il faut que ça aille vite car l'expérience a montré que les projets qui ne sont pas accompagnés d'une volonté politique très forte traînent très longtemps et sont balotés au gré des gouvernements et des ministères de tutelle successifs. Alors que là nous avons une garantie forte que si le projet est conduit rapidement, il a de plus fortes chances de ressembler à l'arrivée à ce que l'on souhaitait qu'il soit au départ ».

Aussi a-t-on mis les bouchées doubles : un concours international d'architecture a été tenu, et un plan a été choisi : celui du jeune français Dominique Perrault. C'est dans l'est de Paris, à Tolbiac, dans le 13^e arrondissement, au bord de la Seine que seront construites les quatre tours de 100 mètres de haut, en formes de livre ouvert entourant une vaste place qui abritera les salles de lecture.

Pendant ce temps les Britanniques médusés et un brin sceptiques devant l'importation française, s'apprentent à ouvrir en 1991 la nouvelle British Library qu'ils auront mis plus de 20 ans à concevoir et à bâtir !

Bien que le flou et la précipitation ait caractérisé les premières étapes du projet, on commence à y voir plus clair. On y installera d'abord la Bibliothèque nationale (BN) et ses 10,5 millions de volumes. Ce faisant on règlera le problème devenu particulièrement aigu de la saturation de la vieille institution dans ses locaux de la rue Richelieu.

Après avoir quelque temps envisagé de ne déménager que les ouvrages parus après 1945, et à la suite de protestations de tout un chacun, d'articles de presse dénonçant la « césure » qu'on allait infliger à la production littéraire nationale, les responsables ont décidé que la Bibliothèque de France ce serait d'abord toute la Bibliothèque nationale (à l'exception des collections d'ouvrages d'art).

Mais on ne se contentera pas de déménager la BN dans des locaux plus spacieux : « Il s'agit aussi, dit Dominique Jamet, de réaliser une bibliothèque qui permette l'accès beaucoup plus large du public au patrimoine, dont les collections couvriront un champ plus vaste que celui de la nationale et d'aller au-delà de l'écrit en ajoutant l'audio-visuel au secteur des imprimés et des périodiques. Et enfin de promouvoir grâce aux nouvelles technologies un mode de communication décentralisé et à distance ». Plus de place donc pour les livres (le nouveau bâtiment pourra accueillir 30 millions de volumes), plus de place pour les lecteurs (des 900 places de la BN on passera à 6000 places).

Pour remplir ces objectifs, la Bibliothèque de France devra d'abord combler les lacunes de la BN en sciences exactes, et rattraper le retard en matière de collections étrangères : « Pour atteindre au degré d'encyclopédisme qu'on loue avec raison dans les grandes bibliothèques américaines, souligne Jean Gattégno, délégué scientifique à l'Établissement public Bibliothèque de France, une politique massive d'acquisitions d'ouvrages étrangers est indispensable et une telle politique, enfin systématisée, aboutirait vite à enrichir de 10 000 à 20 000 titres par an les collections françaises ».

À cela il faut ajouter les quelque 60 000 volumes que reçoit chaque année la BN au titre du dépôt légal.

La France souffre aussi d'un retard dans l'informatisation de ses bibliothèques. La BN a commencé son programme d'informatisation en 1983 et à la fin de l'année disposera d'un catalogue d'un million de fiches informatisées. Mais la Bibliothèque de France devra aller plus loin et établir un catalogue collectif informatisé réunissant les collections des grandes bibliothèques françaises.

Mais là encore la France accuse un retard considérable sur les autres pays industrialisés : elle ne possède pas de réseau secondaire solide de grandes bibliothèques universitaires (62 en France, contre 154 en RFA et 554 en Grande-Bretagne). Là-dessus, tout le monde est d'accord avec Dominique Jamet pour juger le système de bibliothèques universitaires en France « déficient, délabré, totalement insuffisant ».

En plus d'être aussi médiathèque et de faire place au film, au disque et à la vidéo, la Bibliothèque de France a l'ambition d'utiliser toutes les technologies nouvelles et les ressources de l'informatique pour permettre l'accès à distance du catalogue et même — à plus lointaine échéance — la consultation des ouvrages à distance, sur écran cathodique ou par le système Minitel...

En attendant, la TGB va devoir encore louvoyer entre les écueils qui l'attendent : bien qu'un peu apaisée, la querelle qu'elle a suscitée — entre Anciens et les Modernes, les adeptes de Gutenberg et les tenants de McLuhan, entre les frileux et les futuristes — peut encore infléchir son cours, influencer des décisions, modifier les plans.

Dans son bureau rue de Richelieu, l'historien Emmanuel le Roy Ladurie, administrateur général de la BN est satisfait. Il avait proposé il y a quelques années la création d'une BN-bis pour répondre au problème d'engorgement.

Dans la polémique, il tient des propos conciliants. Il montre volontiers, ordinateur et disques numériques à l'appui, que la vieille maison sait changer avec son temps.

Mais pas trop quand même : « Une bibliothèque ça n'est pas du nouveau, c'est du passé. Il faut moderniser mais à partir d'un fond ancien. Moi je suis un homme du passé puisque je suis historien et bibliothécaire ! »

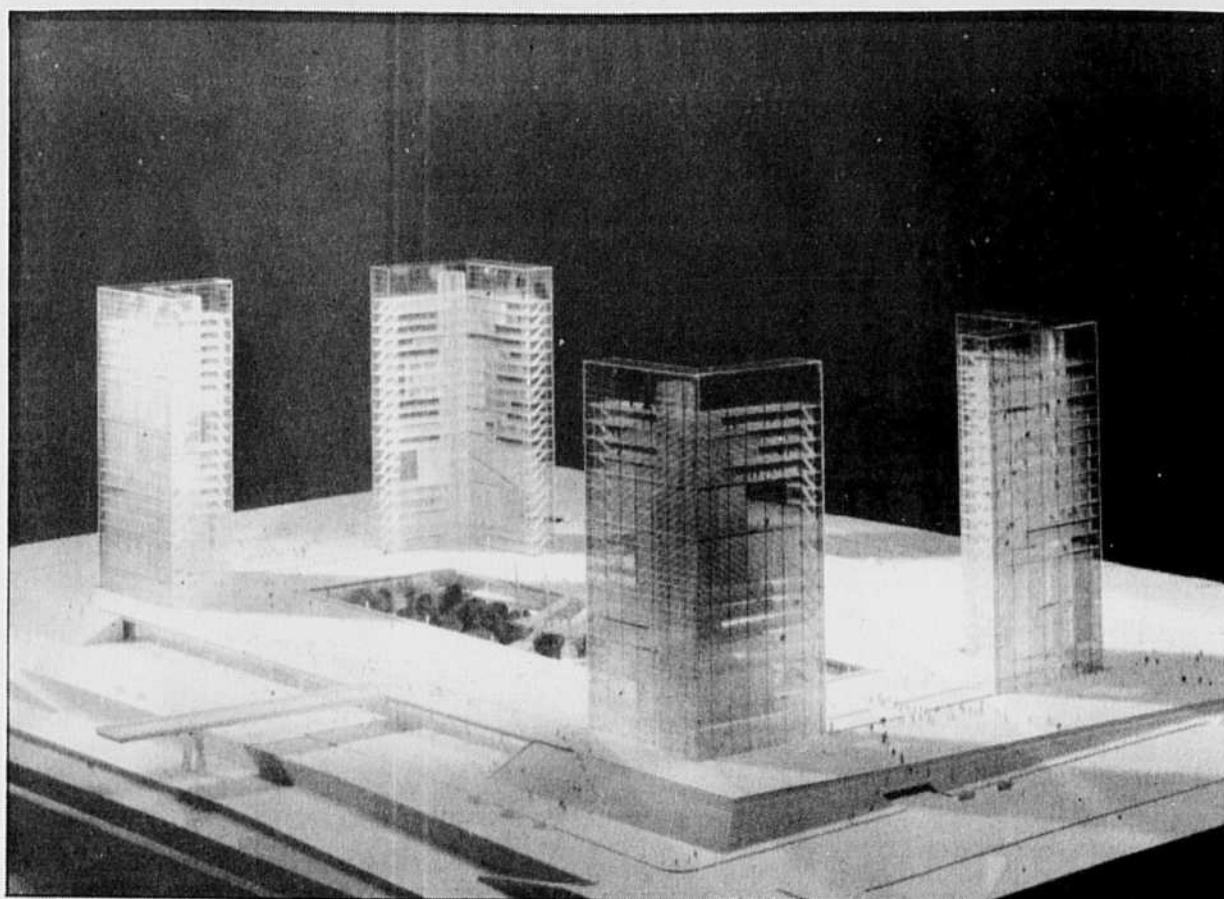


PHOTO GEORGES FESSY

La maquette de la future Bibliothèque de France actuellement en construction dans la Ville Lumière.



Lambert Wilson

PHOTO JACQUES GRENIER

♦ Wilson

J'étais capable de tout faire, y compris de faire rire, ce qui est beaucoup plus difficile. Et même d'interpréter en concert Bach ou Mozart, d'être récitant dans de grands orchestres ou d'enregistrer des airs de comédies musicales classiques à la demande de Pathé Marconi.

Après tout, ses parents d'origine irlandaise ne l'avaient-ils pas envoyé en Angleterre faire des études de théâtre et apprendre les rudiments des techniques musicales ?

« La musique, ça se partage. La sensation de faire un travail de groupe et d'être près d'un chef d'orchestre, ça me plaît énormément. Le métier de comédien permet d'exprimer tout de la nature de l'homme. Pour ça, il faut oser se salir. Je suis devenu acteur, confesse-t-il, parce que je voulais me mesurer sur le même terrain que mon père. Aujourd'hui, je dois trouver l'équilibre entre ces deux métiers. »

Dans la foulée, il avouera douter de ses talents de comédien : « Il me semble qu'il faut que je travaille beaucoup pour arriver à ce que je veux exprimer. J'ai l'impression que j'ai du boulot avant d'arriver à la cheville de certains. »

Perfectible, monsieur Wilson, n'avez crainte, vous l'êtes assurément. L'abbé Pierre vous l'a certainement dit. Ce qu'il s'est gardé de vous dire, par contre, c'est que ces doutes vous honorent. Qu'ils sont même la marque d'un grand bonhomme.

OMNIBUS
DÈS LE 6 MARS

LA MORT DES ROIS

LE ROI JEAN SANS TERRE ET SA MÈRE ALIÉNOR D'AQUITAINE

De ROBERT CLAING
Mise en scène: JEAN ASSELIN
Scénographie: YVAN GAUDIN
Adaptation musicale: SILVY GRENIER

Éclairage: JEAN-CHARLES MARTEL
Avec: FRANCINE ALEPIN BENOÎT DAGENAIS
SILVY GRENIER SUZANNE LANTAGNE
JACQUES LE BLANC

ESPACE LIBRE
1945 Fullum, M^e Frontenac
Mardi au samedi 20h30
RÉS.: 521-4191 LE DEVOIR

Le chant du loup au plaisir...

Dracula

création des étudiants de troisième année
mise en scène de Martine Beaulne

du 2 au 10 mars 1990
à 20 heures
(relâche le 4 mars)

au Studio-théâtre Jean-Valcourt
100, rue Notre-Dame Est
Montréal
métro Champ-de-Mars

Entrée libre avec laissez-passer
R.S.V.P. (514) 873-4283

Québec

Qui MARCHE DANS LES FEUILLES... DOIT EN SUPPORTER LE BRUISSEMENT

de Franz-Xaver Kroetz
TRADUCTION: JEAN-LUC DENIS

MISE EN SCÈNE: LOU FORTIER
ASSISTÉE DE CLAUDE PARADIS
DÉCOR: JEAN MORIN
COSTUMES: PIERRE PERRAULT
ÉCLAIRAGES: MANON CHOINIERE
ENVIRONNEMENT SONORE: RICHARD SOLY

DÈS LE 12 MARS PROCHAIN
RÉSERVATION: 847-7277

Angèle Coutu

Paul Savoie

LES HEURES DE LA PLACE

Le lundi 5 mars à 12 h

La composition musicale

avec Lorraine Desmarais

La composition musicale exige le talent, l'inspiration et le travail. Dans cet atelier, la musicienne Lorraine Desmarais vous permettra d'assister à la création d'une pièce passant de l'improvisation à la structuration de son œuvre.

Formateurs DE LA SCÈNE

Billet: 3 \$
Apportez votre lunch

Piano noble
Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Renseignements: 285-4253
Réservations: 842-2112

LES GRANDS BALLETS CANADIENS

HOMMAGE A FERNAND

NAULT

CHORÉGRAPHE
25 ANS AVEC LES GRANDS BALLETS CANADIENS

extraits de
SYMPHONIE DE PSAUMES / Stravinsky • QUINTESSANCE / Mahler
PAS D'ÉPOQUE / Percussion • CÉRÉMONIE / Spooky Tooth - Henry
INCOHÉRENCE / Flynn • LIBERTÉ TEMPÉRÉE / Mercure
LE TEMPS APRÈS / Debussy • LA SCOUINE / Tremblay

et la version intégrale de

CARMINA BURANA

musique de Carl Orff

AVEC L'ENSEMBLE VOCAL TUDOR DE MONTRÉAL, DES SOULISTES ET L'ORCHÈSTRE DES GRANDS BALLETS CANADIENS DIRIGÉ PAR ROLF BERTSCH

16-17-22-23-24 MARS • 20 H

PDA: 842-2112 • INFO TICKETRON: 788-3651 • COMMANDES TÉLÉPHONE: 788-2525
BILLETS: 105 - 225 - 305 - 445 • ÉTUDIANTS ET 3^e ÂGE: 225 (PIÈCE D'IDENTITÉ REQUISE À L'ENTRÉE.)

Hydro Québec • Petro-Canada • Holiday Inn • SunLife • Bull

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

«Quand j'aurai 15 films derrière moi...» — Diane Kurys

France Lafuste

AVEC *La Baule-Les Pins*, Diane Kurys reprend le fil de ses souvenirs comme dans *Diabolo Menthe*, son premier film réalisé en 1977, *Cocktail Molotov* et *Coup de foudre*. Des souvenirs qu'elle a laissés mûrir pendant des années.

«Un jour, tout s'est débloquent et le film est sorti comme une bombe», dit cette jeune femme au regard vert émeraude très vif.

Ce nouveau film, tranche de vie et peinture de mœurs dont l'action se déroule lors de vacances familiales sur une plage bretonne, Diane Kurys le situe en 1958, c'est-à-dire entre les années «scoubidou» de *Diabolo Menthe* et les années de guerre de *Coup de foudre*. Entre les aventures de deux lycéennes et le départ de Léna, (Miou Miou). La boucle serait-elle bouclée? «Qui sait? C'est comme le lacet du personnage de Titi. N'est-il pas toujours en train de le renouer?»

«Au départ, explique Diane Kurys, je voulais parler de l'enfance. Les premiers jeux, la première gifle, la première crise avec les parents, la première punition, le premier amour. Ces moments-là me paraissent amusants. Mais je ris-quaï d'ennuyer les gens en ne montrant que des enfants. Il me fallait forcément des adultes. En cherchant un peu, j'ai pensé à un cas de divorce. C'est quelque chose qui m'a touchée à l'âge de six ans. Pour moi, c'était le moyen de parler de la véritable injustice, celle dont souffrent les enfants

quand leurs parents se déchirent. Un couple se sépare, les enfants assistent à cette désintégration sans vraiment comprendre, sans être au courant. C'était là un formidable révélateur pour parler de l'enfance.»

Trois films rétros donc. Il n'en fallait pas plus pour ancrer l'image d'une cinéaste obsédée par le passé et plus particulièrement par les années 60: «J'ai beaucoup hésité avant de situer l'action en 1958 parce que je savais qu'on allait me taxer de nostalgique. En fait, je ne le suis pas. Mais je n'avais pas envie de filmer la plage d'aujourd'hui, pas plus que les enfants et leur milieu très moderne. J'ai vraiment beaucoup de difficultés à visualiser ou à être inspirée par une histoire très contemporaine. Et puis il y a dans les années 50-60 une couleur, une lumière, un climat, une musique qui sont très cinématographiques.»

Elle va plus loin: «Filmer ce qui se passe en ce moment, dans six mois, ce sera démodé. Pour filmer aujourd'hui de façon intéressante, il faut être un peu en avance sur son temps. Sinon, l'actualité, la télévision nous dépassent.»

Et puis, tout simplement: «C'est vrai que c'est agréable pour tout le monde de jouer ou de voir un film d'époque.»

Quand elle décrit le passé, Diane Kurys cherche à en retrouver non seulement le climat et le parfum mais ces tout petits riens, ces minuscules détails qui composent un ensemble au ton doux-amer. Comme la vie.

«C'est une forme d'observation, une habitude

aussi. Quand vous pensez à des histoires où pas grand chose ne se passe, il faut nourrir une heure et demie de voyage avec les gens par des choses évocatrices. Il faut les faire rire et pleurer, les prendre par la main, ne plus les lâcher. Se nourrir de tas de détails, c'est retrouver des petites madeïnes successives. Celles qui évoquent le souvenir d'une odeur, d'une émotion que l'on cherche à partager. Pour moi, le cinéma, c'est une forme de communion.»

Si les petits riens du passé sont communs à tous, la petite histoire de ses films lui revient en propre. D'où l'image d'une cinéaste portée à faire des films autobiographiques.

«C'est normal. Les gens fonctionnent par étiquettes. Ce qui me gêne, c'est quand l'image devient réductrice. Parce que je me projette complètement dans ce que je fais. Disons qu'à partir de certaines expériences qui servent de points de départ, j'extrapole et j'invente. C'est comme si j'imaginai des courtes biographies. Je n'ai pas le choix. Je raconte les histoires que je sais raconter.»

Une phrase de Fellini lui revient à l'esprit. «Autobiographique, moi? Pas du tout. Je me suis inventé un passé avec des enfants et des parents. Mais rien de tout cela n'est vrai.»

Et d'ajouter: «Moi aussi, quand j'aurai 15 films derrière moi et qu'on les considérera comme un tout, on ne dira plus que je me raconte. Mais je continuerai... de façon détournée.»



La réalisatrice de *La Baule-Les Pins*, Diane Kurys.

PHOTO JACQUES GRENIER

Cet hiver-là, l'Abbé Pierre

Hiver 54 - L'Abbé Pierre. Un film de Denis Amar, avec Lambert Wilson, Claudia Cardinale, Laurent Terzieff, Robert Hirsch, Philippe Leroy-Beaulieu, Antoine Vitez, Bernier Bonvoisin, Pierre Debauche, Pierre Romans, Bernard Lefort, Vladimir Youdanoff, Maxime Leroux, Isabelle Petit-Jacques. Scénario: Marie Devort et Denis Amar. Images: Gérard de Battista. (France, 1989) 100 min. Au Parisien et au Versailles.

Francine Laurendeau

HIVER 1954. Imaginons une France mal remise de la guerre, une France qui a froid et qui a faim tandis que son gouvernement ne songe qu'à la relance de l'économie.

Il faut bâtir des infrastructures: des voies de transport, des aqueducs, des barrages, des ponts, des usines. Il faut donner la priorité aux moyens de production. Et on renvoie aux calendes grecques la construction de cités d'urgence pour les sans-logis.

Or, cet hiver-là, on va connaître un froid qui bat tous les records. Et il faut savoir que les travailleurs venus à Paris avec leur famille doivent souvent dormir à la belle étoile: les appartements à prix modiques sont pour ainsi dire inexistant et le programme de HLM est à peine amorcé.

Alors chaque nuit, les chiffonniers-bâtisseurs d'Emmaüs s'arment de thermos et de couvertures et partent en tournée, à la recherche de «nids» où, blottis les uns contre les autres, des malheureux tentent de résister au froid.

Leur âme dirigeante est l'Abbé Pierre (Lambert Wilson), un drôle de curé qui milita dans la Résistance avant d'être député. Et c'est grâce à ses indemnités parlementaires qu'il a pu acheter, en 1949, une maison à Neuilly-Plaisance pour se vouer aux sans-abri. Moyen de subsistance: le recyclage des déchets.



PHOTO DIMA FILMS

Une scène de *Hiver 54*.

Mais lorsqu'un enfant meurt de froid, c'est au gouvernement que l'Abbé s'adresse directement. Il va forcer les pages du *Figaro* comme il forcera plus tard le studio d'une station de radio privée, réveillant ainsi l'opinion publique. Et, pour une fois, c'est une histoire qui finit bien, une émouvante histoire de solidarité humaine.

Le scénario est linéaire, la reconstitution saisissante, la mise en scène et la direction de comédiens d'une admirable sobriété.

Autour de Lambert Wilson, une foule d'excellents comédiens et metteurs en scène de théâtre dont on n'a pas pu se rassasier au cinéma, ce qui rend leur prestation d'autant plus crédible.

Claudia Cardinale joue la riche propriétaire qui mit son hôtel à la disposition de l'Abbé Pierre. Et ça se termine sur une chanson d'Édith Piaf.

Un film révélateur sur un moment oublié de la petite histoire française. Mais aussi un film d'une brillante actualité.

Meurtres dans un jardin français

Tolérance. Un film écrit et réalisé par Pierre-Henry Salfati, avec Ugo Tognazzi, Rupert Everett, Anne Brochet, Marc de Jonge, Catherine Samie, Laszlo Szabo, Claude Duneton. Images: Michel Abramowicz. Décors: Bernard Vezat. Costumes: Dominique Borg. Musique originale: Bernard Cavanna. (France, 1989) 108 min. Au Cinéplex Centre-Ville.

(F.L.) — Pierre-Henry Salfati a tourné quelques courts métrages dont le premier, *La Fonte de Barlaeus*, avec Roland Dubillard, se méritait le Prix Jean Vigo et racontait l'histoire d'un médecin de campagne, au 19e siècle, qui, se croyant entièrement fait de beurre, était terrorisé à l'idée de fondre.

Son deuxième, *Le Fol de verre*, faisait cette fois le récit de ce Vénitien du 18e siècle persuadé d'être fait en cristal. Prix de Rome.

Salfati va vivre une année à la Villa Médicis où il tournera un autre petit film, l'histoire d'un chef d'orchestre à qui on a coupé les bras. Vous ai-je convaincu que ce monsieur est un original?

Son premier long métrage témoigne d'une imagination foisonnante qui va chercher ses sources d'inspiration dans la période du Directoire, ces années qui suivirent la Terreur.

Un vieux noble qui a échappé à la guillotine, Marmant (Ugo Tognazzi), vit avec sa jeune femme, Tolérance (Anne Brochet), dans le château de sa belle-mère. Il se consacre à sa passion: la gastronomie.

Tolérance reçoit un jour en héritage d'Angleterre... un moine (Rupert Everett). Hé oui! un moine d'ornementation que l'on met dans son jardin et dont les pénitences assurent le salut de la famille. Mais trouvant que le moine occupe beaucoup trop les pensées de sa femme, Marmant établira avec lui un pacte étrange.

Grâce préraphaélite d'Anne Brochet en robes Directoire, charme languide des «Incroyables» et des «Meilleures» (il était malvenu de prononcer les «r»), bizarrerie de la collection de têtes guillotinées de Cabanes, mais surtout toute une palette des couleurs chaudes et dorées qui ruissellent dans les costumes et les décors, les compositions culinaires de Marmant, les jardins et les bois qui entourent le château.

Une caméra souple, au ras des visages et des objets, une mise en scène alerte, un point de vue distancé, un scénario qui n'en finit plus de rebondir.



PHOTO ARCHIVES

Rupert Everett (au centre) dans *Tolérance*, un film de Pierre-Henry Salfati.

LE BAISEUR

Mise en scène Alexandre Hausvater

Pierre Curzi MOLINA

du 14 février au 17 mars

COMPLET 6 MARS

Alain Zouvi VALENTIN

traduction René Dionne
assistance à la mise en scène Francine Emond
décor et éclairage Jean-Charles Martel
costumes Paule-Josée Meunier
musique Janitors Animated Inc.
Une production du Théâtre de la Manufacture

LA LICORNE 4559, rue Papineau
RESTAURANT THEATRE (514) 523-2246

DE RETOUR À MONTRÉAL

DOMINION TEXTILE INC. ESSO

EN VENTE CHEZ ADMISSIO (514) 522-1245

«Pour la performance sans égal de Pierre Curzi, celle de son complice Alain Zouvi ainsi que pour la musique sensuelle du groupe Janitors Animated, il faut assister à la rencontre in-tor entre Molina et Valentin.»
«Daniel Hart, MONTREAL CAMPUS, 23 nov. '88»
«Autant l'extraordinaire musique, autant les décors, la mise en scène et le jeu impressionnent, éblouissent, enchantent... une rare magie.»
Jean Beaunoyer, LA PRESSE, 17 nov. '88

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 3 MARS

LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE
CIÉL MF
PRÉSENTE À 22:00

- extr. suite symphonique de Schéhérazade op. 35 (Rimsky-Korsakov)
- symphonie no. 87 (Haydn)
- quatuor à cordes no. 2 en la majeur (Arriaga)
- symphonie no. 5 en si bémol D. 485 (Schubert)

DEMAIN SOIR, 22:00

- suites 1-2 de l'Arlésienne (Bizet)
- concerto pour piano no. 16 (Mozart)
- concerto pour piano et orch. no. 2 en si b, op. 19 (Beethoven)
- suite pour orchestre no. 2 BWV 1067 en si mineur (J.S. Bach)

ciel 98.3

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

École des
Hautes Études
Commerciales

Affiliée à
l'Université de Montréal

Gestion d'organismes culturels

Pour bien gérer la culture, qu'il s'agisse du cinéma, des arts d'interprétation, des arts visuels, de l'édition ou de la bibliothéconomie... Un choix: le programme d'études spécialisées en gestion d'organismes culturels.

Diplôme d'études spécialisées en gestion
d'organismes culturels
2^e cycle universitaire - 30 crédits - temps plein
ou temps partiel

Conditions d'admission

- Diplôme de 1^{er} cycle universitaire, de préférence dans le domaine artistique, ou diplôme de l'École nationale de théâtre, du Conservatoire d'art dramatique ou du Conservatoire de musique, avec une moyenne d'au moins 70%, ou l'équivalent.
- Expérience de travail pertinente d'au moins deux ans.

Trimestre d'automne 1990

Date limite d'admission

1^{er} avril 1990

Renseignements et formulaires:
Bureau du registraire
École des Hautes Études Commerciales
5255, avenue Decelles, Montréal, (Québec) H3T 1V6
(514) 340-6151

L'esprit d'entreprise

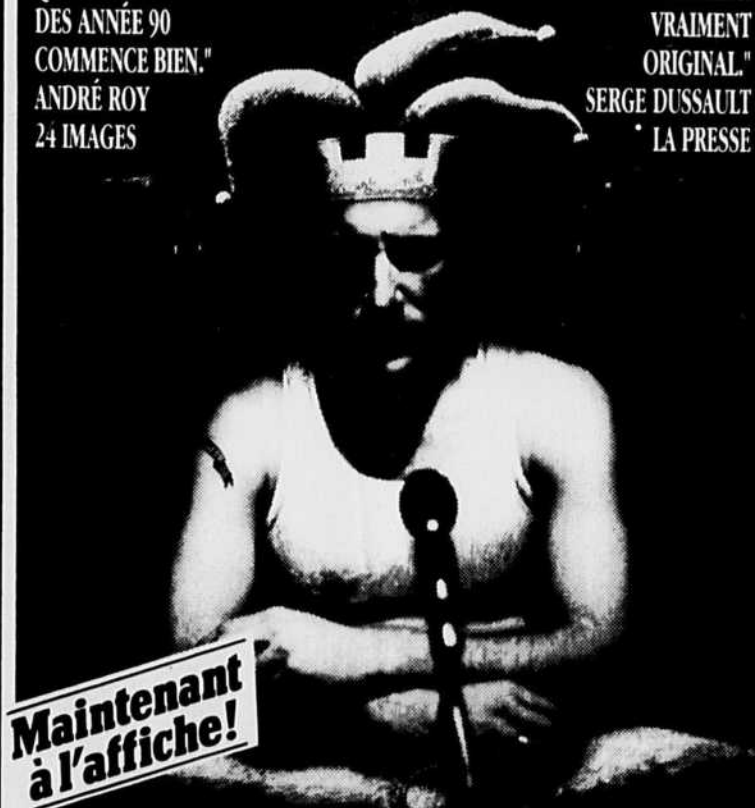
HEC

FAMOUS PLAYERS

LE ROYAUME OU L'ASILE

"LE CINÉMA
QUÉBÉCOIS
DES ANNÉE 90
COMMENCE BIEN."
ANDRÉ ROY
24 IMAGES

"UN FILM
DIFFÉRENT.
VRAIMENT
ORIGINAL."
SERGE DUSSAULT
LA PRESSE



Maintenant
à l'affiche!

UN FILM DE JEAN GAGNÉ ET SERGE GAGNÉ
AVEC ROGER LÉGER LOU BABIN
LUC PROULX GENEVIÈVE RIOUX
JOCELYN BÉRUBÉ MARTHE TURGEON
CLAUDE GAUTHIER PAULA DE VASCONCELOS
MUSIQUE D'ANDRÉ DUCHESNE SUR DISQUE COMPACT AM019-PC001
LES FILMS DU CRÉPUSCULE INTERNATIONAL

Le PARISIEN
400 STE CATHERINE Q. 866 2656 1:15-3:10-5:05-7:00-9:00

HENRI COUZIAN PRÉSENTE
LAMBERT WILSON
EN NOMINATION POUR LE CÉSAR
DU MEILLEUR ACTEUR

«LAMBERT WILSON FAIT PREUVE D'UNE SINCÉRITÉ ET D'UNE PUISSANCE D'ÉMOTION EXCEPTIONNELLE» — STUDIO
«UN FILM TONIQUE ET VIVANT» — TÉLÉRAMA
«IL EST CRIANT DE VÉRITÉ ET BOULEVERSAIRE DE SINCÉRITÉ» — L'ABBÉ PIERRE
«UN HIVER QUI FAIT CHAUD AU COEUR» — LOISIRS
«UN FILM ÉMOUVANT SANS OSTENTATION QUE L'ON REGARDE LA LARME À L'ŒIL» — LYON MATIN
«UN FILM ÉMOUVANT» — ELLE
«HIVER 54 FAIT PARTIE DE CES FILMS QUI NOUS BOULEVERSENT ET NOUS RECONFIENT D'OPTIMISME TOUT À LA FOIS» — ÉRIC ANGELICA
«TRÈS BEAU» — LE MONDE

HIVER 54

un film de
DENIS AMAR

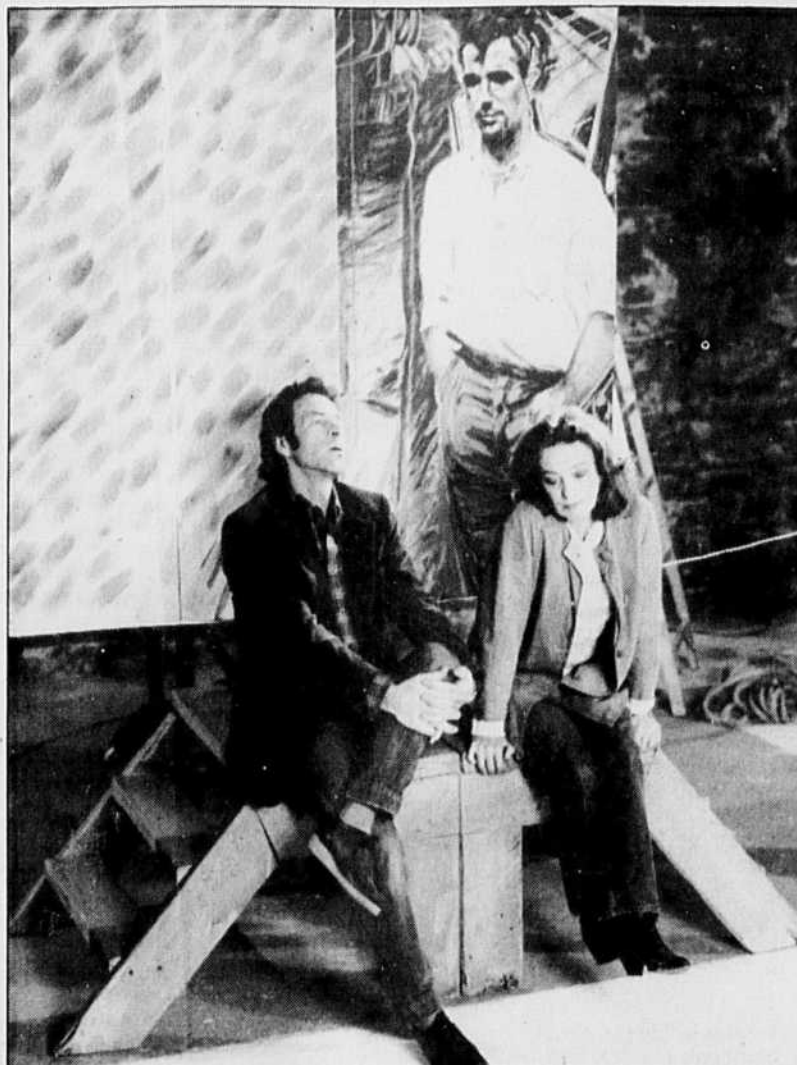


AVEC **LAMBERT WILSON • CLAUDIA CARDINALE**
ROBERT HIRSCH • ANTOINE VITEZ • LAURENT TERZIEFF • BERNIE BONVOISIN
et la participation de PHILIPPE LEROY-BEAULIEU scénario et adaptation MARIE DEVORT et DENIS AMAR
dialogues MARIE DEVORT musique PHILIPPE SARDE une co-production LES PRODUCTIONS BELLES RIVES MIDSHIPS ASSOCIÉS

Maintenant à l'affiche!

Le PARISIEN
400 STE CATHERINE Q. 866 2656 12:05-2:20-4:45-7:00-9:15
VERSAILLES
PLACE VINCENNES 953 1900
Tous les soirs 7:00-9:00
COÛTE TARD sam 11:00

Les frères Gagné: mode d'emploi



Claude Gauthier et Marthe Turgeon dans *Le royaume ou l'asile*.



Roger Léger

Le royaume ou l'asile. Un film écrit et réalisé par Serge et Jean Gagné, avec Roger Léger, Jocelyn Bérubé, Lou Babin, Luc Proulx, Geneviève Rioux, Marthe Turgeon, Claude Gauthier, Paula de Vasconcelos. Images: Michel La Veaux. Musique: André Duchesne. (Québec, 1989) 90 min. Au Parisien.

Francine Laurendeau

JE M'EMPRESSE d'annoncer la couleur: je ne suis ni une disciple ni une exégète des frères Gagné, ces cinéastes rebelles et marginaux par ailleurs trop inconditionnellement par Patrick Straram, aspirant trop ouvertement au titre d'auteurs maudits, se réclamant trop haut de Claude Gauvreau.

Je préférerais les suivre de loin, laissant prudemment à d'autres le soin de rendre compte de leur démarche singulière. Mais on ne peut éternellement fuir son destin.

D'autant plus que pour tourner leur dernier long métrage, *Le royaume ou l'asile*, ils ont pour la première fois de leur carrière bénéficié d'un budget (à peine) convenable et d'une distribution commerciale. Ils vont par conséquent sortir du ghetto des circuits marginaux et affronter pour la première fois le grand public, le «vrai» public.

C'est donc à lui que je m'adresse. Voyons d'abord ce que raconte ce film au titre camusien. Au Royaume du Saguenay, la fièvre des années 68 chambarde les valeurs et transporte les utopies les plus folles.

Carol B. (Roger Léger), motard dans la vingtaine, fait l'objet d'une entrevue radio. Événement chargé de lourdes vérités qui bouleversent sa vie et celle de ses proches. Vingt ans plus tard, Jonny (Luc Proulx), cinéaste rebelle, prend des vacances pour terminer un film répondant à la question «qu'est-ce que le papier?»

Mais la venue de Katherine (Geneviève Rioux) le remet sur les traces de *L'odyssée Bum*, un film inachevé sur l'ami motard aujourd'hui

disparu. Au fil de leur rencontre et de l'histoire de Carol B. apparaissent une esquisse moqueuse des années 60 remplies de rêves et un clin d'oeil sur l'opportunisme froid des années 80.

À vrai dire, j'ai triché: je viens de vous servir un condensé des synopsis fournis à la presse par les distributeurs avisés. Car *Le royaume ou l'asile* ne se laisse pas si aisément capturer. Il est réfractaire à la narration classique. Il utilise un autre langage, le langage que, d'un film à l'autre, Serge et Jean Gagné explorent et approfondissent. Les habitués, qui le savent, ne se laisseront pas prendre au piège et iront directement à l'essentiel de la démarche.

Les autres tenteront vainement puis se laisseront de vouloir suivre une intrigue qui se dérobe. Ils feront bien de s'abandonner à la séduction des superbes paysages entrevus par la caméra de Michel La Veaux et au déferlement de ce que les réalisateurs appellent collages, en forme de toiles, de fresques et de statues qui, plus que le Saguenay, sont le décor en même temps que le personnage central de cette expérience visuelle.

Quant aux humains, eux, ils demeurent lointains. On ne sait trop ce qui préside à leur étrange chorégraphie ni pourquoi ils viennent nous servir quelques aphorismes en forme d'évidences (de type «tôt ou tard on finit toujours par payer») avant de disparaître, emportant leur mystère.

J'ai parlé d'une expérience visuelle mais à vrai dire, l'expérience est autant sonore que visuelle, grâce à André Duchesne dont la musique fait corps avec une trame sonore où s'emmêlent voix et ambiances (et qui sort ces jours-ci en disque). En somme, pour entrer dans l'univers des frères Gagné, il faut laisser au vestiaire ses vieilles habitudes: demande-t-on à une galerie de tableaux de raconter une histoire? Alors on se laisse porter et l'aventure en vaut la chandelle. Encore faut-il avoir l'esprit d'aventure.

L'Amérique insolite de Jim Jarmusch

Mystery Train. Un film écrit et réalisé par Jim Jarmusch, avec Youki Kudoh, Masatoshi Nagase, Screamin' Jay Hawkins, Cinqué Lee, Nicoletta Braschi, Elizabeth Bracco, Joe Strummer, Rick Aviles, Steve Buscemi. Images: Robby Müller. Musique originale: John Lurie. (États-Unis, 1989) 110 min. Au Rialto.

(F.L.) — À Memphis, de l'après-midi au lendemain matin, trois histoires vont se croiser sans jamais se fonder, dans le même petit hôtel miteux.

Ça commence dans le train. Un jeune couple de Japonais s'offre, à travers l'Amérique, un pèlerinage chez les grands du rock. Bien évidemment, ils ne pouvaient pas rater la ville natale du King, même si Jun lui préfère Carl Perkins. Pour Mizuko, Elvis est le Saint des saints.

Une belle Italienne, pour des raisons que je vous laisse découvrir, doit passer la nuit à Memphis avant de prendre l'avion pour Rome. Elle va partager sa chambre avec une inconnue qui vient de larguer son fiancé.

Enfin, un Anglais entraîne par sa bêtise deux amis dans une dangereuse aventure. Sous le regard narquois du portier de nuit et du groom. Et en compagnie de la radio nocturne dont le *disc-jockey* (la voix de Tom Waits) présente inlassablement *Blue Moon*, chanté par Presley.

À Cannes, où il devait remporter le Prix de la meilleure contribution artistique, Jim Jarmusch présentait *Mystery Train* comme le dernier volet d'un triptyque, après *Stranger*



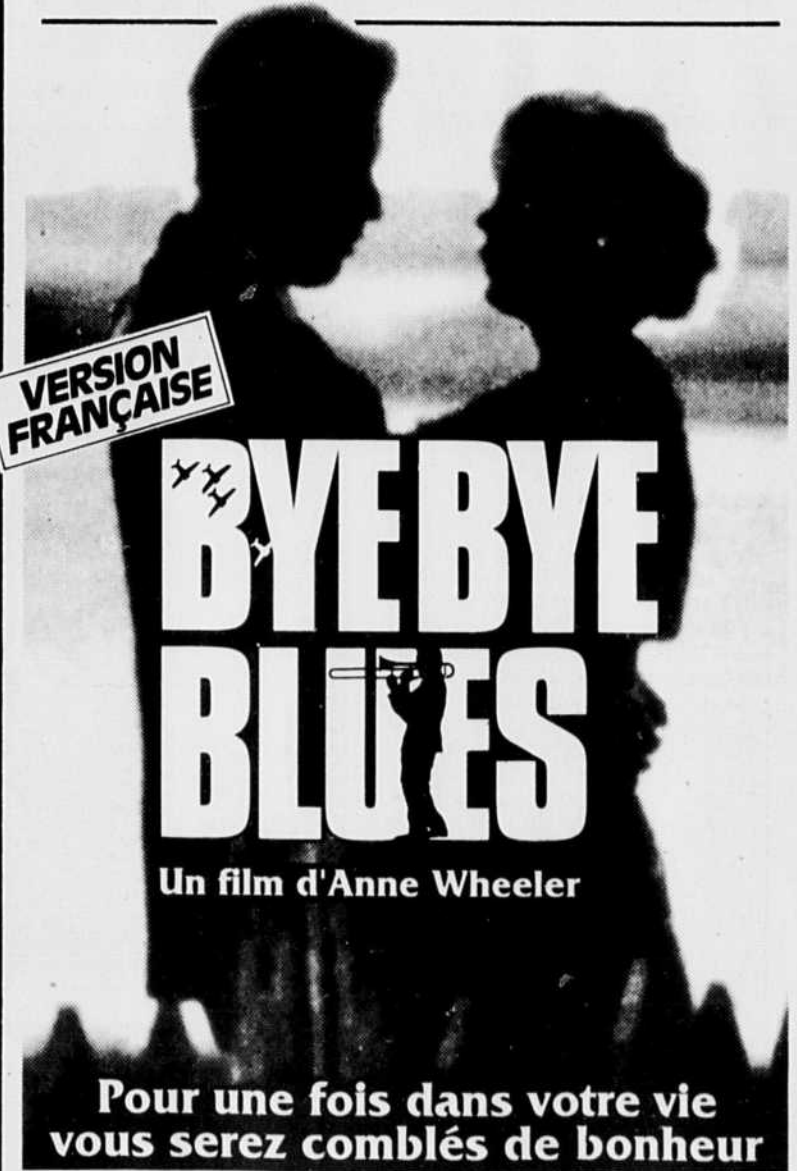
Rick Aviles dans *Mystery Train*.

Than Paradise et *Down By Law*. Et même si les films sont indépendants les uns des autres, on comprend pourquoi.

On retrouve en effet dans ce dernier film cette même recherche d'une Amérique insolite sur laquelle des gens venus d'ailleurs jettent un regard étonné. Souvenez-vous de l'ineffable cousine de Budapest dans *Stranger Than Paradise*.

C'est l'anti-mythe (la visite des studios Sun); c'est la décrépitude (le vieux hôtel dégingé); c'est l'absurdité des gestes (le crime sans raison de Johnny). Mais surtout, c'est un sens de l'humour exquis et désarmant dont la description des deux jeunes Japonais est une démonstration parfaitement irrésistible.

Une présentation de
LE DEVOIR CFP DISTRIBUTION
**Invitent 400 personnes
À la première du film
En nomination pour 13 Génies**
Dont
**Meilleur film, Meilleur rôle féminin
Meilleur réalisation, Meilleur scénario**



Pour une fois dans votre vie
vous serez comblés de bonheur
**Le jeudi 15 mars à 19:30 heures
au Cinéma Le Parisien**

• Le concours débute le 12 mars pour se terminer le 21 mars 1990
• Le texte des règlements relatifs à ce concours est disponible à CFP
• La valeur des prix offerts est d'environ \$2520.00

Envoyez le coupon-réponse à:
CONCOURS "BYE BYE BLUES"
a/s C/FP, 8275 Mayrand, Montréal H4P 2C8

Nom: _____ Âge: _____
Adresse: _____
Ville: _____
Code postal: _____ Tél: _____

«Deux films grandioses!»
F. Lafuste, Le Devoir

«Une expérience inoubliable!
À voir absolument!»
H. Roberge, La Presse

**COMPLET
SAMEDI ET
DIMANCHE**

«Une sortie idéale
pour toute la famille.»
F. Collard, CIMS

Grand Canyon. Imax. Époustouflant.

LE CINÉMA-SPECTACLE
SUR MAXI-ÉCRAN
AU VIEUX-PORT DE MONTRÉAL

2 GRANDS FILMS EN PRIMEUR: GRAND CANYON • BENTHOS, UN VOYAGE FASCINANT AU FOND DES MERS.
CFC 600 BANC CITE 102 C-11 CAC 73 C-10025 Rens. 496-4629 Achats et rés. ADMISSION 522-1245.

Une interprétation magistrale

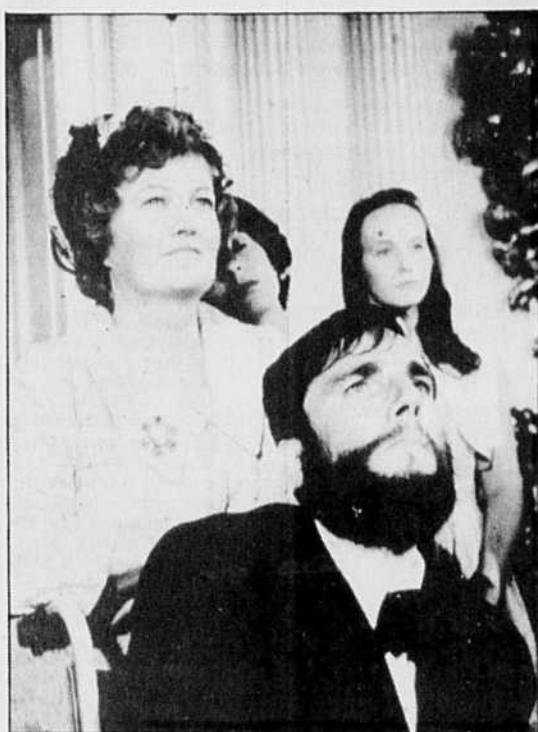
My Left Foot. Un film de Jim Sheridan, d'après le livre autobiographique de Christy Brown. Avec Daniel Day-Lewis, Brenda Fricker, Ray McAnally et Fiona Shaw. (Grande-Bretagne, 1989) 110 min. En version originale au Faubourg, et doublée en français à la Place Desjardins.

Robert Lévesque

MIS EN NOMINATION dans cinq catégories pour les Oscars, ce film britannique de Jim Sheridan (un premier film), qui avait été remarqué au Festival des films du monde, n'aura sans doute pas de chance, à Los Angeles, devant le bloc éléphanto-démagogique d'Oliver Stone; en des circonstances normales, ce film de Sheridan, pas génial mais de bonne fabrication, porté par une interprétation extraordinaire de Daniel Day-Lewis, devrait valoir à ce remarquable acteur irlandais l'Oscar 90.

Mais les circonstances sont-elles normales lorsqu'un film qui est une véritable profession de foi envers l'industrie du cinéma commercial américain comme *Né un 4 juillet* est en lice à Los Angeles? Il est à peu près certain que Tom Cruise obtiendra cet Oscar de l'interprétation masculine si convoité, parce que toute l'entreprise *Né un 4 juillet* est fabriquée en fonction de cette ceuillette suprême de récompenses que l'Académie se remet à elle-même.

Au jeu limité de Tom Cruise, qui participe sans nuances à cette indécente récupération d'Oliver Stone où les États-Unis assimilent sans vergogne leur nationalisme impérialiste et leurs erreurs face au Vietnam, le film de Sheridan oppose un travail d'acteur parmi les plus saisissants qu'il m'ait été donné de voir à l'écran, dans un film où le combat d'un homme pour vaincre son infirmité



Brenda Fricker et Daniel Day-Lewis dans *My Left Foot*, de Jim Sheridan.

est rendu sans aucun autre artifice que ceux du talent.

Sheridan porte à l'écran, avec déjà une maîtrise

propre aux grands cinéastes du « récit », l'histoire vraie de Christy Brown, cet enfant de Dublin né infirme, dans une famille pauvre, et qui grâce à l'attention de sa mère, et à l'intelligence d'une travailleuse sociale, va se prendre en mains au lieu de stagner dans sa misère, et va devenir peintre, puis écrire son autobiographie.

On pourrait croire qu'avec une telle matière, tout film doit nécessairement être servi avec une couche de mélasse. C'est la qualité de *My Left Foot* de n'en avoir aucune, et au contraire d'offrir un récit et sa mise en scène totalement dégagés des maniérismes du mélodrame. Pour son premier film, Jim Sheridan étonne par un sens remarquable de la mise en récit et en images.

C'est cela qui nuira à ce film aux Oscars, sa finesse, son absence de trucs, l'interprétation aussi intérieure qu'extérieure de Daniel Day-Lewis. Comme d'ailleurs les interprétations de toute la distribution, le père colérique et alcool joué par Ray McAnally (décédé depuis le tournage), la mère simple et attentionnée jouée par Brenda Fricker (qui est également en nomination pour l'Oscar du meilleur second rôle féminin).

Le spectateur non averti ne devinerait pas que ce personnage de Christy Brown, cloué à sa chaise roulante de fortune, est un comédien. C'est dire à quel point Daniel Day-Lewis, un des acteurs les plus fascinants de l'heure (*My Beautiful Laundrette*, *A Room with a View*, *L'insoutenable légèreté de l'être*), qui joue autant au théâtre qu'à l'écran (il a été Hamlet au National Theatre de Londres), fait dans *My Left Foot* un travail hors du commun, remarquable, exceptionnel, une de ces performances d'acteur qui honorerait l'histoire des Oscars s'il obtenait la statuette le 26 mars.



Jessica Lange, Chris O'Donnell et Charlie Korsmo (à droite) dans *Men Don't Leave*.

Jessica Lange, la battante

Men Don't Leave. Un film de Paul Brickman. Scénario de Barbara Benedek. Images de Bruce Surtees. Avec Jessica Lange, Arliss Howard, Joan Cusack. (États-Unis, 1990) 120 min. Au Loew's. (R.L.) — Elles sont rares les actrices américaines de la trempe de Jessica Lange. Avec tant de force, ce qu'il faut d'assurance, ce qu'il faut de froideur, ce qu'il faut de sensualité; une façon de passer à travers tout, y compris, l'écran sans jamais perdre une plume.

Elles sont rares, et il faut remonter aux années Bette Davis pour retrouver, à Hollywood, tant de tempérament et de caractère. Ce qui est arrivé de mieux à ce cinéma industriel, ces dernières années, à ces *majors* voraces qui banalisent en moins de deux (films) une nouvelle figure (voir Meryl Streep, Whoopi Goldberg, etc), c'est bien Jessica Lange, apparue dans les griffes d'un *remake* chromo de *King Kong* en 1976, qui s'est éclatée dans un autre *remake* en 81, *Le facteur sonne toujours deux fois*, et qui maintenant domine la galerie des actrices.

On venait de la voir dans *Music Box*, combative avocate qui défend son père (criminel nazi qu'elle ignorait) avant de le renier, un rôle qui la conduisit aux Oscars du 26 mars, et la voici déjà dans un rôle qui pourrait aussi la conduire au podium de l'Académie en mars 91, un rôle de monoparentale, veuve, qui déprime avant de se reprendre en mains et dans lequel, extraordinaire, prodigieuse de simplicité, elle nous entraîne sans qu'on se pose de questions dans un mélodrame sauvé du désastre par son charme de battante.

De toutes les stars d'Hollywood, Jessica Lange, comme Bette Davis à l'époque, est celle qui repousse au plus loin d'elle les conventions d'un jeu établi, les mimétismes d'actri-

ces, et elle réinvente son jeu à chaque personnage. Intelligente, vous dis-je.

Dans ce second film de Paul Brickman (le cinéaste de *Risky Business*), Jessica Lange nous emmène dans une histoire triste et finalement optimiste, où elle tient le haut du pavé, du début à la fin. Il y a une certaine originalité dans la manière dont Brickman filme cette histoire de « vie ordinaire », ce « tableau humain », mais on est loin d'un Cassavetes; ce qui sauve la mise, c'est la présence de cette Beth Macauley propulsée par Lange.

Elle a deux fils, un gamin de sept ans et un adolescent de 16 ans. Le père meurt dans un accident, et laisse la petite famille avec une dette de 68 000 \$. Il faudra vendre la maison, arriver en ville (à Baltimore) et se loger dans un H.M. Beth se retrouve coursière dans un magasin de bouffe fine, l'adulescent va développer une histoire avec une voisine qui est infirmière et nymphomane, et le gamin va copier avec un camarade qui l'entraîne à faire des petits vols ici et là. Brickman filme tout avec un sens de l'observation assez remarquable.

La famille monoparentale va se dégligner, il y aura des crises, et Beth va sombrer dans une déprime terrible, de laquelle l'amie de son fils va l'extirper de force. Beth rencontre un musicien, qui donne dans le sérieux, mais tout sera difficile pour elle, pour le gamin, surtout, qui souffrira le plus de l'absence du père. Il filera un soir pour retrouver la maison familiale...

On aura compris que ce mélodrame ouvert sur l'optimisme (tout finira bien) est tout de même rendu avec une sensibilité qui sauve l'entreprise. Brickman doit une fière chandelle à Jessica Lange.

La classe ouvrière a des gueules de stars

Stanley & Iris. Un film de Martin Ritt. Scénario: Harriet Frank et Irving Ravetch, d'après le roman de Pat Barker, *Unveiled*. Images: Donald MacAlpine. Avec Jane Fonda et Robert de Niro. Production MGM. (États-Unis, 1990) 100 min. À l'Impérial.

(R.L.) — Le plus « engagé » des cinéastes hollywoodiens, dont l'étiquette lui revient pour les sujets choisis (le macarthysme dans *The Front*, la dignité du travail dans *Norma Rae*) que pour la manière de les traiter, Martin Ritt récidive dans le genre « la classe ouvrière va au paradis » avec une historiette toute simple (bien sûr). Lui est illettré et journalier, elle est « crisseuse » de gâteaux en boîte, mais ces deux pauvres ont les gueules — rassurantes pour tout *producer* — de Jane Fonda et Robert de Niro!

À défaut d'imposer son hymne au prolétariat, Martin Ritt peut toujours revendiquer le label plus capitalo-médiatique de « pour la première fois ensemble à l'écran », que représente la réunion de Fonda et De Niro, tous deux « oscarisés » et deux fois plutôt qu'une dans chacun des cas.

Jane Fonda, revenue de ses croisades de gauche et fortement installée à la tête d'un conglomérat du « fitness », et Robert de Niro, revenu de ses grands rôles et pépère du « pay roll », jouent donc avec toute la retenue de leurs talents ces deux personnages qui, autour d'une usine de Nouvelle-Angleterre, vont se connaître, s'apprécier, s'entraider et finalement s'aimer.

Lui, Stanley Cox, arrive à 40 ans mais ne sait pas signer son nom (n'a-t-il jamais encaissé un chèque?) et ne peut pas reconnaître une bouteille

de comprimés pour maux de tête (il n'en a jamais eu?). Elle, Iris King, toujours là au bon moment, chez le cordonnier lorsqu'il ne peut signer un bordereau pour retirer ses godasses, dans la cantine lorsqu'il donne une bouteille de *Rolands* à la place d'une bouteille de *Tylenol*, va le prendre en mains, Pygmalion à l'envers, pour en faire un être à part entière qui sait lire et écrire et l'aimer.

Tout, dans *Stanley and Iris*, est fait de bonne intention. Le scénario adapte un roman qui devait avoir une profonde résonance « humaine », et de la compassion à toutes pages, mais dans le film de Martin Ritt, et dans ce format « Hollywood réduit », où l'on sent la décision de ne pas injecter de scènes de séduction, de lit ou même de mains qui se touchent (non, non, rien de tout ça!), court une sensation de malaise continu qui relève du fait que Fonda et De Niro, par leur aura de star (qui est immense), écrasent sans le vouloir l'historiette.

Mais il y a aussi le découpage, le scénario, et tout ce que Martin Ritt signe sans originalité, qui donne à *Stanley and Iris* un caractère faux et plat, sans relief.

Au-delà de l'in vraisemblance du personnage de Stanley, un gars dans la quarantaine, vif, en santé à tous points de vue, débrouillard (il invente des machines dans son garage), mais qui ne saurait trouver une bouteille de *Tylenol* à travers des bouteilles de *Drano*, il y a dans le film de Martin Ritt un ennui qui ne vient pas du sujet mais de la façon dont ce film est conçu.

Jane Fonda est bonne, Robert de Niro est bon, mais rien ne nous retient en face d'eux. Malgré



Robert de Niro et Jane Fonda.

leur jeu sobre, c'est-à-dire habilement dosé pour de telles bêtes de l'écran, ces deux-là n'arrivent pas à « être » prolétaires.

On retient toutefois, dans ce 30e film de Martin Ritt, une interprétation courte mais assez magistrale du vieil acteur Feodor Chaliapin. Il joue le père de Stanley, et le jour où celui-ci va le conduire dans une maison pour vieillards, Chaliapin, qui joue celui qui va déguiser son désespoir en semblant de bonne humeur, à quelques minutes pendant lesquelles il crève incroyablement l'écran. Seule image à garder.

"Un film absolument délicieux!" — RENÉ HOMIER-ROY

NATHALIE BAYE RICHARD BERRY

la baule - les pins

UN FILM DE DIANE KURYS

ZABOU JEAN-PIERRE BACRI VINCENT LINDON JULIE BATAILLE
Scénario et dialogues: DIANE KURYS et ALAIN LE HENRY
Montage: ESTHER GUYOT

COUPONS ET LAISSEZ-PASSER REFUSÉS

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS

1:05 - 3:05 - 5:10
7:10 - 9:15

2^e SEM

Voici du Cinéma pur et dur, beau comme l'amour, simple comme l'amitié.

Pariscope

FORCE MAJEURE

FRANÇOIS CLUZET • ALAN BATES • PATRICK BRUEL

UN FILM DE PIERRE JOLIVET

1:15 - 3:15 - 5:30 - 7:20 - 9:30

BERRI ST-DENIS & ST-CATHERINE

2^e SEM

MICHEL PICCOLI • MIOU MIOU

Milou en Mai

UN FILM DE VINCENT MALLE

12:45 - 3:00 - 5:15
7:30 - 9:45

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS

3^e SEM

FANNY ARDANT JEREMY IRONS

AUSTRALIA

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CENTRE-VILLE 2001, RUE UNIVERSITY

1:20 - 4:00 - 7:00 - 9:15

"10+ ...s'il y a jamais eu un film important, poignant et passionnant, c'est ROMERO...brutal, magnifique et inspirant... à voir absolument..." — Gary Franklin, ABC-TV

RAUL JULIA

ROMERO

UN FILM D'UNE TERRIBLE ACTUALITÉ

Une présentation de Radio-Canada

MALOFILM DISTRIBUTION

1:00 - 3:10 - 5:20 - 7:30 - 9:40

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS

5^e SEM

5 nominations aux OSCARS

DONT

MEILLEUR FILM

MEILLEUR ACTEUR — DANIEL DAY-LEWIS

MEILLEURE ACTRICE DE SOUTIEN — BRENDA FRICKER

LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!

New York Film Critics Circle

"Fascinant... un film étonnant... surprenant... Une véritable réussite." — Franco Nove, JOURNAL DE MONTREAL

"...l'interprétation de Daniel-Day Lewis... devrait le mener à un Oscar... Dans ce film il est... bouleversant de vérité..." — Robert Lévesque, LE DEVOIR

"...bouleversant, d'une grande profondeur humaine..." — Leonora Gaudreault, LE SOLEIL

DANIEL DAY-LEWIS

MY LEFT FOOT

VERSION FRANÇAISE

Un film sur le rire, la vie et ses rares miracles.

MIRAMAX FILMS PRÉSENTE UN FILM GRANADA UNE PRODUCTION NOEL PEARSON
DANIEL DAY-LEWIS RAY MCANALLY BRENDA FRICKER DANS MY LEFT FOOT
FIONA SHAW ADRIAN DUNBAR RITA MCNALLY CYRIL CUSACK
CHRISTY BROWN SHANE CONNAUGHTON JIM SHERIDAN NOEL PEARSON JIM SHERIDAN

DISTRIBUÉ PAR MALOFILM DISTRIBUTION

COUPONS ET LAISSEZ-PASSER REFUSÉS

EN VERSION FRANÇAISE

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

LE FAUBOURG 1616, RUE ST-CATHERINE O.

POINTE-CLAIRE 6341, TRANSCANADIENNE

"Un film qui nous ravit de plaisir et d'étonnement..." — L'EXPRESS

"Une révélation! Le film le plus culotté de la rentrée." — VOGUE

"Pour un coup d'essai, c'est un coup de maître! ...tout dans le ton de la commedia dell'arte..." — LE QUOTIDIEN

"Tant de talent, d'imagination, tant de fougue et de force... ne manquez pas TOLÉRANCE..." — LA DÉPÊCHE

"Un film insolite, absurde, surprenant... une fable aux décors somptueux qui réunit des acteurs superbes..." — LE JOURNAL DU DIMANCHE

"... d'un talent éclatant... une pure découverte..." — LE FIGARO

ANNE BROCHET

UGO TOGNAZZI RUPERT EVERETT

TOLÉRANCE

un film écrit et réalisé par PIERRE-HENRY SALFATI

avec MARC DE JONGHE CATHERINE SAMIE LASZLO SZABO CLAUDE DUNETON
OLYMPIA CARLISI STÉPHANE BOUCHER EVELYNE DIDI
image M. ABRAMOWICZ son J.P. MUGEL décor B. VEZAT costumes M.J. YOYOTTE
montage B. CAVANNA directeur de production F. CHAOUCHÉ
coproduction TOP FILMS PRODUCTIONS G.P.F. FILMS A2 LA SEPT producteur associé J.C. FLEURY

METROPOLÉ MALOFILM DISTRIBUTION CIBL LA PASSION RADIO 104.5 FM

A L'AFFICHE!

CENTRE-VILLE 2001, RUE UNIVERSITY

1:00 - 3:05 - 5:10 - 7:15 - 9:20

THEATRE

GARE JEAN-TALON: angle Jean-Talon et ave du Parc (522-1245) — « Plaque tectonique », une co-production du Théâtre Respiré et du Festival de théâtre des Amériques, m. en s. de Robert Lepage, des 13 mars.

MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550 est Ontario, Montréal (598-5810) — La Théâtre Populaire du Québec présente « Copies conformes » de David Hare, m. en s. Gilbert Lepage, du 7 au 17 mars à 20h30.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: Cité du Havre, Montréal (521-4198) — Carbone 14 et le Musée d'art contemporain de Montréal présentent « Rivage à l'abandon » de Heiner Müller, m. en s. Gilles Maheu, musique Alain Thibault, du 14 fév. au 4 mars, du mer. au sam. 20h30 et le dim. à 15h. (en prolongation du 14 au 25 mars).

PLAYER'S THEATRE: 3480 McTavish, Montréal (398-6813) — « Footprints and Heartbeats » co-pro-

duction avec the McGill Contemporary Dance Ensemble, du 28 fév. au 3 mars, mer. au sam. à 20h.

RESTAURANT-THÉÂTRE LA LICORNE: 4559 Papineau, Montréal (523-2246) — « Le baiser de la femme araignée » production du Théâtre de la Manufacture, du 14 fév. au 17 mars, mar. au ven. 20h30, sam. 19h et 20h30.

SALLE FRED-BARRY: 4353 est Ste-Catherine, Montréal (253-8974) — Le Théâtre De La Nouvelle Lune présente « La preuve » d'après le roman d'Agota Kristof, adaptation Odette Guimond et Jacques Rossi, m. en s. Jacques Rossi, du 15 fév. au 17 mars, mar. au sam. à 20h30.

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI: 1297 Papineau, Montréal (523-1211) — « La compagnie des animaux » de René Gingras, m. en s. Yves Desgagnés, du 27 fév. au 24 mars, mar. au sam. à 20h.

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE: 84 Ste-Catherine O., Montréal (861-0563) — « La puce à l'oreille » de Feydeau, m. en s. André Montmorency, du 6 au 31 mars, mar. au ven. 20h, sam. 19h et 21h.

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER: 4353 est Ste-Catherine, Montréal (253-8974) — « Les femmes savantes » de Molière, m. en s. Lorraine Pintal, du 8 mars au 7 avril, ven. et sam. à 20h30.

THÉÂTRE PORT-ROYAL: PDA, Montréal (842-2112) — La Compagnie Jean Duceppe présente « Pygmalion » de George Bernard Shaw, m. en s. Paul Hébert, du 21 fév. au 31 mars, mar. au ven. 20h, sam. 19h30 et 21h.

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT: 4664 St-Denis, Montréal (844-1793) — « O'Neil » d'Anne Legault, m. en s. René Richard Cyr, du 7 au 31 mars, mar. au ven. 20h, sam. 19h et 21h, dim. 15h.

GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC: Québec (418-643-8131) — La Compagnie Crémazie: Le Théâtre du Trident présente « Dialogues des Carmélites » de Georges Bernanos, m. en s. Françoise Faucher, du 20 fév. au 17 mars.

IMPLANTHÉÂTRE: 2 est rue Crémazie, Québec (418-529-2183) — Le Théâtre Parminou présente « Dans de beaux draps », texte et m. en s. Hélène Desperriers et Maureen Martineau, du 13 février au 3 mars, à 20h. — « Gengary Glen Rose », une production du Théâtre de la Manufacture, de David Marmet, m. en s. Fernand Rainville, du 6 au 17 mars.

THÉÂTRE DE LA BORDÉE: 1143 St-Jean, Québec (418-694-9631) — « Ce soir en direct: Music Hall » collectif, m. en s. Gill Champagne, du 13 fév. au 10 mars, mar. au sam. à 20h30.

TELEVISION

SAMEDI		
2 CBFT		
12.00	Le grillon du métro	
12.30	Impôt 89	
13.00	Ciné-Famille	
	« La bande à Ovide »	
14.55	Le monde du sport	
15.00	L'univers des vélos	
16.30	Génies en herbe	
17.00	La bande des six	
18.00	Le téléjournal	
6 CBMT		
12.00	The Edison Twins	
12.30	Sails to the Wind	
13.00	Canadian Gardener	
13.30	Driver's Seat	
14.00	CBC Sportsworld	
14.30	CBC News Saturday Re	
14.00	port	
10 CFTM		
12.00	Enfin c'est samedi!	
14.00	Ciné week-end	
	« Frankenstein Jr. » amér.	
	74 avec Gene Wilder, Peter Boyle et Marty Feldman	
16.00	L'Aventure	
16.30	Double défi	
17.00	Charlari-Jeune	
17.30	Batman	
18.00	Ici Montréal	
12 CFCF		
12.00	Maple Leaf Wrestling	
13.00	Sunday Cinema	
	« Everybody's Baby: Res cue of Jessica McClure »	
	avec Roxana Zal, Will Ol dham et Rodney Wunsch	
15.00	Canada in View	
15.30	Ski Base	
16.00	Wide World of Sports	
18.00	Pulse	
15 TV 5		
13.00	Territoires	
13.30	Hotel	
14.00	Liberation	
14.30	Viva	
15.45	Télétourisme	
16.25	Les animaux du monde	
16.55	Continents francophones	
18.00	Visionario	
17 RADIO-QUÉBEC		
12.00	Droit de parole	
13.00	C'est la vie	
14.00	Cinéma	
	« Une journée particu lière » it. 77 avec Sophia Loren, Marcello Mas troiani et Françoise Berd	
16.00	Points de vue	
17.00	Nord-sud	
18.00	Québec inc.	
	Passé-Partout	
35 QUATRE SAISONS (câble 5)		
12.00	Les Pierrafeu	
12.30	Le petit journal	
13.00	Coup de pouce léé	
14.00	Sacré génération	
14.30	Les arpentis verts	
15.00	Maman Bagnole	
15.30	Le vagabond	
16.00	Chasse et pêche en ligne	
16.30	Passport Floride	
17.00	Le magazine du ski	
17.30	Le grand journal	
18.00	La roue chancelante	
DIMANCHE		
2 CBFT		
12.00	La semaine verte	
13.00	La course Amérique-Afri que	
14.00	L'Opéra: Don Giovanni	
17.00	Second regard	
18.00	Le téléjournal	
6 CBMT		
12.00	Meeting Place	
13.00	Country Canada	
13.30	Hymn Sing	
14.00	Sunday Arts Entertainment	
17.00	The Facts of Life	
18.00	The Magical World of Dis ney	
10 CFTM		
12.00	Bon dimanche	
14.00	Ciné Week-End	
	« Te marre pas...c'est pour rire » fr. 81 avec Aldo Mac clone, Michel Galaru et Marthe Mercadier	
	Nature enjou	
17 RADIO-QUÉBEC		
12.00	Transition	
12.30	Transitions	
13.00	Viva santé	
14.00	Cinéma	
	« Blanche et Marie »	
16.00	National Geographic	
17.00	Fau vert	
17.30	Questions d'argent	
18.00	Passé-Partout	
35 QUATRE SAISONS (câble 5)		
12.00	Les Pierrafeu	
12.30	Le petit journal	
13.00	Cinéma Quatre Saisons	
	« Cascadesur l'illimité » amér. 80 avec Chip Mayer, Susanna Dalton et Sam J. Jones	
14.30	La vie secrète de John Chapman » amér. 76 avec Ralph Waite, Susan apach et Brad Davis	
16.00	Ménick reçoit	
16.30	Chasse et pêche	
17.00	La fourchette des vedettes	
17.30	Le grand journal	
18.00	Les carnets de Louise	

MUSIQUE

Populaire

L'AIR DU TEMPS: 194 St-Paul O., Vieux-Montréal (842-2003) — Jazz du mer. au dim. de 22h.15 à 24h. — Ron Henry (chanteur, interprète, percussions), du 1er au 4 mars à 22h.15. — Street Level avec Tom Hunt, chanteur et guitariste, Michel Renaud, clavieriste, Richard Addison, bassiste et Rob Kaznel, batteur, du 8 au 11 mars à 22h.15.

BAR 2080: 2080 rue Clark, Montréal (285-0007) — Jazz les ven. et sam. à 22h. — Jazz le dim. à 21h30.

BAR LES BEAUX ESPRITS: 2073 St-Denis, Montréal (843-0882) — Jazz du mer. au dim. à 22h. — Billy Charcoal, les 3-4 mars.

BAR LES JOYEUX NAUFRAGES: 161 Ontario E., Montréal (843-3808) — Jazz en duo avec Daniel Lessard et Skip Bey, du mer. au ven. de 17h. à 20h., jusqu'au 9 mars.

BIDDLES JAZZ AND RIBS: 2060 Aylmer, Montréal (842-8856) — Le quatuor de Johnny Scott et Geoffrey Lapp, en permanence, lun. 19h. à 24h., mar. 20h. à 01h., mer. au ven. 18h. à 22h. — Le Trio de Charlie Biddle, en permanence, du mer. au ven. à compter de 22h., le sam. à compter de 21h30. — Billy Geogette en solo, les lun. mar. de 17h30 à 19h30. — Trio Billy Geogette, sam. de 18h. à 21h30. — Le trio de Bernard Primeau, le dim. de 19h. à 24h.

LE BIJOU LAVAL: Hôtel Relax, 2900 boul. Le Carrefour, Laval (888-8244) — Michelle Sweeney en spectacle, du 30 janv. au 3 mars, mar. mer. de 20h. à 01h., jeu. ven. de 21h. à 02h., sam. de 22h. à 03h.

CAFÉ CAMPUS: 3315 chemin Reine-Marie, Montréal (735-1259) — Tous les dimanches, En Français Seulement, rock québécois et français, à 20h30.

CAFÉ THÈME: 311 Ontario E., Montréal (845-7933) — Sainaug, percussion, le 3 mars à 21h30.

CLUB DATE: 1218 est Ste-Catherine, Montréal (526-5844) — Alex en spectacle, les 3-4 mars — Louise Lange en spectacle, le 4 mars à 22h.

LES FOUFOUNES ÉLECTRIQUES: 87 est Ste-Catherine, Montréal (845-5484) — Dysfunction et Altitude le Stockbroker, le 3 mars à 21h. — Peinture en direct, musique par Karen Young, Tim Jackson et Skip Bey, le 4 mars à 21h.

LE GRAND CAFÉ: 1720 St-Denis, Montréal (849-6955) — Patrick Harding Trio et Jam Session, le 3 mars à 21h.

HÔTEL LA CITADELLE: 410 Sherbrooke O., Montréal — John Gilbert en spectacle, mar. au sam. à compter de 20h.

HÔTEL MERIDIEN: 4 complexe Desjardins, Montréal (285-1450) — Bar Le Foyer: Tibor Caesar, pianiste, lun. 17h. à 20h., mar. au ven. de 17h. à 01h., sam. de 20h. à 01h.

LA CROISSETTE: 1201 Dorchester, Montréal (878-2000) — Mike Mirizio au piano, du dim. au ven. de 17h. à 20h.

L'ASSIETTE AU BOEUF: 1220 rue Crescent, Montréal (866-7454) — Restaurant français d'inspiration romantique, musique trizane avec le groupe Les Joyeux Gitans, du mar. au dim. de 19h. à 02h.

LE BOULEVARD: 1201 Dorchester, Montréal (878-2000) — Tous les samedis soirs de 19h. à 24h., danse au son du groupe Ruffino Tino.

LE K. BARRE: 812 est Rachel, Montréal (526-9054) — Jazz à 22h30.

LE POINT-DE-VUE: 1201 Dorchester O., Montréal (878-2000) — Restaurant gastronomique ouvert du lun. au sam. de 19h. à 23h.

LE ZIG ZAG CAFÉ: 5358 Lèvesque, Laval (661-4985) — Jazz tous les dim. avec Le Zig Zag Quartet, de 11h. à 15h.

L'IMPROMPTU: 1201 Dorchester O., Montréal (878-2000) — Jazz avec Tim Jackson, pianiste, et Skip Bey, contrebassiste, du mar. au jeu. de 20h. à 01h., les ven. et sam. de 21h. à 02h.

MONTRÉAL AÉROPORT HILTON: 12.505 Côte de Liesse, Montréal (531-2411) — La Barrique: Pierre Vermeil, chanteuse, danse et spectacle du mar. au sam. de 20h30 à 2h. — Le Carrefour piano-bar: Manon Robert au piano, tous les jours de 11h30 à minuit.

PAVILLON DES GOURMETS: 5680 Des Laurentides, Auteuil, Laval (478-5730) — Les ven. et sam. danse avec animation, à 20h30.

RESTAURANT CLAUDIO'S: 124 St-Paul E., Vieux-Montréal (866-0845) — Musique les ven. et sam. à 22h30. — Jazz brunch le dim. à 13h.

RESTAURANT RICARDO: 1652 boul. Ste-Adèle, rte 117, Ste-Adèle — Les vendredis, de 19h. à 23h. jazz en douceur avec Nick Ayoub, saxophone, et Rob Adams, au piano.

RISING SUN: 286 ouest Ste-Catherine, Montréal (861-0657) — Jazz à 22h.

SPORTS ROCK CAFÉ: Complexe Pointe-Claire, 6321 route Trans-Canada, Pte-Claire (894-0308) — Écrans géants et musique rock.

BASILIQUE MARIE-REINE DU MONDE: 1071 rue de la Cathédrale, Montréal (866-1861) — Tous les dimanches à 11h., le choeur polyphonique de Montréal.

BASILIQUE NOTRE-DAME: 110 Notre-Dame O., Montréal (849-1070) — Tous les dimanches à 11h., grand-messe (grégorien et polyphonie) à l'orgue Pierre Grand-Maison.

LA CATHÉDRALE CHRIST CHURCH: 1444 ave Union, Montréal (843-6577) — Première d'une série de 6 récitals pour le Carême avec Paul Jessen, organiste, oeuvres de Tielzeu, Scheidt, Buxtehude, lun. 5 mars à 12h30.

LA CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PASTEUR: 100 est Sherbrooke, Montréal — Duo de guitares: François Paul et Vianney Rabihi, oeuvres de Debussy, Franck et Satie, le 4 mars à 19h30.

ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL: angle Rachel et Henri-Julien (842-9811) — L'organiste Jacques Boucher jouera des oeuvres de Vierni et Zupol, à la messe de 17h. le 3 mars et aux messes de 10h. et 11h., le 4 mars.

ÉGLISE ST-JOSEPH: 166 rue Dante, Montréal (270-1324) — Tous les dimanches, messe catholique traditionnelle à 8h30, messe catholique traditionnelle chantée (grégorien, polyphonie et orgue) à 10h.

ÉGLISE SAINTE-CUNÉGONDE: 2461 ouest rue

St-Jacques, Montréal (837-3812) — Tous les dimanches à 8h45, grand-messe en latin, selon l'ancien rite (chant grégorien).

JARDIN BOTANIQUE: 4101 est Sherbrooke, Montréal — Concert du Conservatoire, le 4 mars à 15h.

MAISON DE LA CULTURE MARIE-IGUAY: 6052 boul. Monk, Montréal — Concert du Conservatoire de musique du Québec, musique de chambre, le 4 mars à 14h.

MAISON DE LA CULTURE LA PETITE PATRIE: 6707 DeLormier, Montréal — Concert du Conservatoire, récital de piano, classe de Lise Boucher, le 4 mars à 14h30.

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONTRÉAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Concert des étudiants du Conservatoire de musique de Montréal, Ensemble de cuivres, classe de J. Zuskun, le 4 mars à 14h.

ORATOIRE ST-JOSEPH: 4300 Reine-Marie, Montréal (733-8211) — Le dim. Les Petits Chanteurs du Mont-Royal, dir. Gilbert Patenaude, à la messe de 11h. — À 15h30, Raymond Daveluy à l'orgue.

ST-LAMBERT PARISH CHURCH: St-Lambert — La Société Chorale St-Lambert présente Stabat Mater de Rossini, avec Maureen Browne, soprano,

Christine Lemelin, mezzo-soprano, Benoît Boutet, ténor, et Claude Corbell, basse-baryton, le 4 mars à 20h.

SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE: 220 Vincent d'Indy, Montréal — La Société Chorale de St-Lambert présente Stabat Mater de Rossini, avec Maureen Browne, soprano, Christine Lemelin, mezzo-soprano, Benoît Boutet, ténor et Claude Corbell, basse-baryton, le 3 mars à 20h. — Les Événements du Neuf et l'ACHÉQ présentent Nem/Omen, « Ubris » de Jacques Dionnet, avec Jacques Drouin, piano, René Gosselin, contrebasse, Claude Lamotte, violoncelle, dir. Lorraine Vaillancourt, ven. 9 mars à 20h.

SALLE POLLACK: 555 ouest Sherbrooke, Montréal — Orchestra symphonique de McGill avec Douglas McNabney, chef d'orchestre, oeuvres de Prokofiev, Beethoven, le 3 mars à 20h. — I Musici Montréal en concert, sous la dir. de Moshe Hammer, le 4 mars à 20h.

THÉÂTRE MAISONNEUVE: PDA, Montréal (842-2112) — L'Opéra de Montréal présente Nelligan, m. en s. André Brassard, du 1er au 18 mars à 20h.

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL: 200 Vincent d'Indy, Montréal — Salle B-484: Récital de violon, classe de Vladimir Landsman, oeuvres de Bartok, Beethoven, Haydn, Mozart, Paganini, Rode, Tchaikovsky et Vivaldi, le 3 mars à 19h.

VARIETES

BAR-THÉÂTRE LES LOGES: 1237 Sanguinet, Montréal (982-0740) — Danse Cité présente William Douglas, du 28 fév. au 4 mars à 20h30.

LE BIJOU: 310 Lemoyne, Vieux-Montréal (288-5508) — Louise Lange en spectacle, le 3 mars à 22h.

BISTRO D'AUTREFOIS: 1229 St-Hubert, Montréal (842-2808) — Claire Garand à 20h. — Pierrot Fournier chante Bré, à 22h., le 3 mars.

LA BUTTE ST-JACQUES: 50 St-Jacques, Vieux-Montréal (526-7525) — Serge Turbide, humoriste, le 3 mars à 20h.

CAFÉ CAMPUS: 3315 chemin Reine-Marie, Montréal — Tous les dimanches, En Français Seulement, rock québécois et français, à 21h30.

CEGEH AHUNTSIC: Auditorium, 9155 St-Hubert, Montréal — Théâtre: Omer Veilleux, comédien, clown, mime, le 3 mars à 20h. — Théâtre pour enfants: À portée de la main, présentation du Moulin à Musique, le 4 mars à 14h.

CEGEH DE ROSEMONT: 6400, 16e ave, Montréal — Conférence-animation, Monna Laffamme, du Théâtre Les Mains, le 3 mars à 14h. — Cinéma: L'art, Gaëlle J. Smith, M. McKinniray, C. Scott, le 4 mars à 20h.

CENTRE SAIDYE BRONFMAN: 5170, Chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal (739-2301) — Moins de la danse: Margie Gillis, 3 mars à 20h30 et 4 mars à 14h. et 18h. la Compagnie de danse Danny Grossman, 10 mars à 20h30 et 11 mars à 14h. la Compagnie de danse Judith Marcuse, le 17 mars à 20h30 et 18 mars à 14h. Montanaro danse, le 24 mars à 20h30 et le 25 mars à 14h.

CIRCUIT-EST: 1681 St-André, 2e étage, Montréal — Jeu d'improvisation danse et musique, conception de Jean Derome, musique: Jean Derome et René Lussier, danse: Louise Bédard, Monique Gird, Daniel Soulières et Sarah Williams, le 3 mars à 18h.

CLUB DATE: 1218 Ste-Catherine est, Montréal (526-5844) — Louise Lange en spectacle de « L'Ange noir », dim. 4 mars à 22h.

ÉCOLE FÉLIX-LECLERC: 1750 boul. du Tricentenaire, Pte-Aux-Trembles — Théâtre: Comment devenir parfait en trois jours, du Théâtre des Contes, le 3 mars à 14h.

ESPACE FRANÇAIS: 429 est Ave Viger, Montréal (845-0000) — L'accordéoniste Jacques Dumont et son orchestre, tous les samedis à 21h.

HÔTEL LE QUATRE SAISONS: 1050 ouest Sherbrooke, Montréal — L'Apéro avec Gilles Jourdain, du lun. au ven. 17h. à 01h.

LA CAGE AUX SPORTS: 1800 chemin Côte

Vertu, St-Laurent (745-4322) — Atelier d'art pour les enfants, jeu. au dim. de 17h30 à 20h30.

LA CAGE AUX SPORTS: 6321 Trans-Canada, Pointe-Claire (894-4915) et 5630 Boul. Taschereau, Brossard (876-4404) — Ateliers d'art, gratuits pour les enfants, jeu. ven. sam. dim. 17h. à 20h.

LA CAGE AUX SPORTS: 5380 boul. Taschereau, Brossard (876-4404) — Ateliers d'art, gratuits pour les enfants, jeu. ven. sam. dim. 17h30 à 20h30.

LA CAGE AUX SPORTS: Carrefour Angrignon, 7017 Newman, LaSalle (383-1403) — Atelier d'art gratuit pour les enfants, du jeu. au dim. de 17h30 à 20h30.

LA CAGE AUX SPORTS: Hôtel Relax, 2900 boul. Le Carrefour, Laval (888-8244) — Atelier d'art gratuit pour les enfants, jeu. au dim. de 17h30 à 20h30.

LA DILIGENCE: 7385 boul. Décarie, Montréal (731-7711) — Diner-théâtre Le Stage: « On Broadway » comédie musicale, avec Penny Cohen et Robert Burns, du mar. au dim., diner 18h30, spectacle 20h30.

LE CAFÉ THÉÂTRE RUI-MCDONALD: 4375 est Ontario, Montréal (872-1644) — Comédie musicale « Hair » de Macdormald, les 3, 4, 9, 10 et 11 mars.

LE K. BARRE: 812 Rachel est, Montréal (526-9054) — Jazz du mer. au sam. à 22h30. — Blue Rocket Special le 3 mars à 10h30.

LE REINE ELIZABETH: Salle Arthur, 900 ouest Dorchester, Montréal — Caté Baroque Arthur: « Sexy Folies » à compter du 23 nov., mer

RESTAURANTS / chronique

Le bistro St-André revu et corrigé



Josée
BLANCHETTE

IL EXISTE depuis dix ans ce petit bistro de quartier où les habitués coulent des soirs tranquilles à l'abri des regards indiscrets. Il n'a jamais fait partie du *hit-parade* des *yuppies*, n'a jamais fait le beau rue Saint-Denis, ni la péripatéticienne boulevard Saint-Laurent.

Retiré sur la petite rue Saint-André le bistro du même nom vient d'accueillir un nouveau chef et se refait une beauté de l'intérieur. C'est décidément tout ce qui lui manquait.

Des fenêtres habillées de dentelle, on aperçoit la croix du Mont-Royal telle un mirage cinématographique à l'horizon. Taule pour taule, notre croix illuminée vaut bien une Tour Eiffel fatiguée. Et cette impression parisienne comme calquée en filigrane sur les murs de ce petit resto soigné persistera tout au long du repas. La gentillesse du service et la familiarité des clients entre eux en disent long sur les bonnes habitudes prises au fil du temps.

Tables de marbre, tuiles au plancher, bar de bois, banquettes au mur et affiches de Mucha donnent à l'endroit une allure d'époque, vaguement brasserie, romantique à souhait. Un tableau au-dessus du bar égrène les plats de la table d'hôte. Le pâté de campagne figurait au nombre des entrées de ce menu

forfait. De texture et de saveur commerciale ce pâté était la seule ombre au tableau de concert avec ce cornichon sucré au vert trop arrogant.

À la carte, la mousse de volaille au safran était une mousse chaude cuite à la vapeur et nettement plus raffinée. Une large tranche reposait sur un coulis de tomates aux côtés d'une julienne de poireaux blanchis. Le safran était à peine perceptible dans la terrine mais l'ensemble avait tout de même de belles qualités dont celle de constituer une entrée légère.

Toujours à la table d'hôte, le turbot au fenouil était une réussite. Le poisson d'une fraîcheur exemplaire trônait dans un jus de cuisson parfumé au pastis et au fenouil. Le poisson cuit à la vapeur avait conservé toute son humidité naturelle et la chair se détachait bien sous la fourchette.

Les légumes d'accompagnement étaient eux aussi soignés. Des betteraves, des carottes, du bulbe de fenouil complétaient l'assiette. Des pommes frites allumettes (commandées séparément) croquantes et sans arrière-goût huileux ajoutaient leur touche bistro avec bonheur.

Le plat de cuisson de canard confite aux lentilles et lardons fut le clou de ce repas. La cuisson de canard bien grasse et dodue reposait sur un lit de lentilles d'excellente qualité cuites avec des lardons. Les mêmes légumes avec en plus de petites pommes de terre soufflées genre dauphinoises ajoutaient un peu de couleur à l'assiette.

Un *Bourgogne Aligoté 88*, de Louis Roche (23 \$), arrosait ce repas et la carte des vins propose également de

bons petits crus sans extravagance en provenance du Chili et de l'Australie.

Le pain dans la corbeille était réchauffé parce que congelé. Les carrés de beurre pré-emballés gagnaient à disparaître de cette corbeille.

On propose également des fromages et des fruits pour clore le repas. Les desserts proviennent pour la plupart de la pâtisserie Bruxelloise de la rue Mont-Royal.

Le Cortez est un honnête gâteau meringué où la ganache entrelardée de morceaux d'écorces d'oranges confites donne sa pleine mesure jouant l'amertume contre l'amertume. La crème caramel maison renouvelait le genre avec en lieu et place du caramel du sirop d'érable rehaussé de zestes de citron vert. Le contraste acidulé et sucré était réussi. Le flan aurait dû être renversé et décoré histoire de donner un peu de panache à ce classique de la cuisine bistro aromatisé à la québécoise.

Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 33 \$ avant le vin, la taxe et le service.

POUR : Un petit bistro de quartier fort sympathique. Une cuisine tout à fait dans le ton. Des cuissons justes et des produits frais. Une renaissance !

CONTRE : Le pâté de campagne industrie. C'est fermé le midi !

BISTRO ST-ANDRÉ
3807, rue St-André
Montréal
Tél. : 525-1624
Fermé le dimanche



La co-proprétaire du Bistro St-André, Lucie Corriveau.

LE COURRIER

LE CINÉMA QUÉBÉCOIS

En réponse à Connie Tadros

Ian Lockerbie

L'auteur est en charge du développement des politiques d'éducation à l'Université Stirling d'Écosse.

COMME un des invités des Rendez-

vous du cinéma québécois, je me permets de contester votre interprétation du débat de clôture, au moins en ce qui concerne mes propres interventions.

Loin de soutenir que le cru 89 était « plutôt plat », j'ai affirmé au contraire que, du côté de la fiction, le

cru me paraissait très bon. Après tout, quel autre jugement pourrions-nous porter sur une année qui nous a donné des films aussi exceptionnels à différents titres que *Jésus de Montréal*, *Le Party* et *Les Matins Infidèles* aussi bien qu'une tournée de téléfilms d'une très grande qualité, comme vous le reconnaissez ?

Loin également de regretter la disparition du « nous collectif » dans les oeuvres de cette année, j'ai identifié de nombreux films, à commencer par *Jésus* et *Le Party*, où on continue à trouver cette conscience collective qui est une des richesses du cinéma québécois. Si on y relève certains signes d'embourgeoisement, le cinéma québécois n'en demeure pas moins en prise directe sur la vie de son peuple et reste marqué par la grande vitalité de tempérament et de langue qui lui est propre.

Quant à votre accusation que les cinéastes ont volontairement évacué de leurs films le fait ar au Québec, cette notion me semble se reposer sur une conception très sommaire du travail de l'imaginaire. L'imaginaire d'un peuple est façonné en profondeur par son histoire et son expérience de vie. Si l'expérience historique du Québec au Canada est telle que l'Autre occupe peu de place dans son imaginaire, il y a à cela des raisons sérieuses qu'on ne peut pas effacer en un tournemain.

N'oublions pas, d'ailleurs, que le cinéma anglais du Québec se trouve dans la même situation. Si on voit dans des films comme *90 Days* ou *Train of Dreams* un Montréal entièrement vidé de son peuple francophone, si on n'y entend pas la moindre brique de français, il ne faut pas

VINS / chronique

MONDAVI

Le boire pour le croire



Noël
MASSEAU
Pierre
SEGUIN

CERTAINS NOMS sont magiques. À eux seuls, ils évoquent ou incarnent une époque, un pays, une activité humaine. Il suffit de les mentionner pour que les esprits s'illuminent. Pour la Californie, ce nom c'est Robert Mondavi. Un phénomène à sa façon.

En effet, malgré une réputation vraiment internationale, la « winery » Robert Mondavi n'est qu'une entreprise familiale qui fêtera ses 25 ans d'existence en 1991. Robert Mondavi, un petit homme terriblement énergique et entreprenant, maintenant âgé de 75 ans, l'a fondée en 1966, à la suite d'une dispute familiale. Il est donc parti à zéro, sans fortune ni prestige.

Aujourd'hui, ses trois enfants : Michael (président), Tim (oenologue) et Marcia (marketing) dirigent les destinées d'un vignoble de 550 hectares composé de trois parcelles situées dans les meilleurs secteurs de la vallée de Napa.

Grâce à leurs propres vignes et à celles d'une quarantaine d'autres viticulteurs avec lesquels ils ont des ententes d'achat, ils produisent quelque 400 000 caisses de vin de cépages nobles d'un niveau qualitatif remarquable, les vins dits de « *Reserve* » en particulier. Sans oublier, évidemment, le fameux *Opus One* issu de leur entreprise conjointe avec le célèbre premier cru médocain *Château Mouton-Rothschild*.

De plus, les Mondavi possèdent une autre immense « winery » dans la vallée Centrale, à Woodbridge. Soixante-quinze personnes y travaillent à temps plein. On y produit environ un million de caisses de vin par année grâce à un outillage comprenant notamment 250 cuves en acier inoxydable et 13 000 petits fûts de chêne français.

Grande quantité, petite qualité ? Rien de moins sûr. Il suffit de goûter leurs deux « petits vins » (9,25 \$ la bouteille chacun) que la Société des alcools (SAQ) offre depuis quelques semaines, le *Cabernet Sauvignon 1987* et *Sauvignon Blanc 1988* pour s'en rendre compte. Le *cabernet*, en particulier, constitue l'un des meilleurs rapports qualité/prix qu'on puisse trouver présentement.

Cette croissance rapide n'explique toutefois pas la célébrité de Robert Mondavi et de son entreprise, surtout dans le contexte californien où de telles réussites sont presque monnaie courante. L'explication est ailleurs, dans les deux mots suivants : qualité et classe. Ce que

voir là un acte de mauvaise volonté de la part de ces excellents réalisateurs que sont Gilles Walker et John Smith. C'est tout simplement que leur sensibilité a été entièrement formée dans le milieu qui est le leur. Dans votre désir louable de voir naître un dialogue entre les deux communautés, il ne faut pas oublier que le cinéma n'est pas fait de bonnes intentions, mais d'images sensibles qui jaillissent d'un vécu. Et faut-il rappeler, à l'heure du lac Meech, que ce vécu n'est pas sous le seul contrôle du Québec ?

Rectificatif



Michel Coulombe

LE DIRECTEUR GÉNÉRAL des Rendez-vous du cinéma québécois n'a pas mystérieusement changé de sexe malgré ce que laissait paraître la signature de sa lettre la semaine dernière. Nos excuses à Michel (et non Michèle) Coulombe.



1986

OPUS ONE

A NAPA VALLEY
RED WINE

PRODUCED AND
BOTTLED BY

ROBERT MONDAVI
BARON PHILIPPE DE ROTHSCHILD

OAKVILLE, CALIFORNIA
PRODUCT OF USA
CONTAINS SULFITES
750 ML / 75.0 FL
ALCOHOL 12.5% BY VOLUME
© 1986 COMPANY 1983

nous avons pu constater une fois de plus le 6 février dernier.

À cette occasion, Marcia Mondavi était de passage à Montréal, histoire de rencontrer les gens de la presse et les conseillers en vin. Ce genre de rencontre est fréquent et relativement stéréotypé : petit laïus de l'estimé visiteur, petite dégustation, petits fours, petit bonjour. Et au suivant.

Avec la maison Mondavi, c'est souvent différent. Il y a quelques années, elle avait présenté une très instructive démonstration au cours de laquelle les participants avaient pu déguster le même vin en huit versions différentes, selon les types de chêne utilisés pour le vieillissement du vin.

Bon marketing ? Bien sûr. Mais surtout intelligente façon d'éduquer tout en signalant son souci de recherche et d'amélioration. Et la mémoire enregistre pour longtemps.

Cette fois, l'astuce était différente mais tout aussi habile. Cette *winery* s'est créé un nom entre autres par l'élaboration de super-vins auxquels le jargon californien accorde l'étiquette de « *Reserve* ».

Mondavi en produit quatre de cépages très nobles : *sauvignon blanc*, *chardonnay*, *pinot noir* et *cabernet sauvignon*. Ils étaient tous au rendez-vous : trois 1987 et un 1985 en *cabernet*. Impossible de faire mieux comme dégustation. Impossible ? Impossible n'est pas... Mondavi.

Chez Mondavi, on ne prétend pas faire de bons vins. On affirme en faire d'excellents, aussi bons sinon meilleurs que les plus grands de n'importe quel pays, y compris la France. Encore faut-il le démontrer concrètement. Les paroles s'envolent, les bouteilles restent. Et parlent. Même que ce jour-là, quatre intrusés parlaient français avec des accents typiques de la Loire, de la Bourgogne et de Bordeaux. Avec la bénédiction de Madame Mondavi, cela va de soi.

Pour ne laisser planer aucun doute sur la qualité véritable de ses vins, Marcia Mondavi avait choisi quatre vins français, en principe capables de servir d'étalons pour évaluer les siens.

Pour satisfaire la curiosité des plus fanatiques parmi nos lecteurs, voici les noms de ces vins : *Pouilly-Fumé 1987*, de Tinel-Blondelet, *Corton Charlemagne*

1987, du domaine Tolle-Bout, *Échezeaux 1987*, d'Emmanuel Rouget, et *Château Lafite-Rothschild 1985*.

Il ne s'agissait pas de comparer pour trouver des champions comme l'a si justement souligné notre visiteuse, mais de vérifier le niveau de qualité des vins signés Mondavi à l'aide de références connues et reconnues. Ce que nous avons fait.

Il serait fastidieux de faire la description des huit vins dégustés côte à côte. Nous nous contenterons donc de quelques commentaires généraux.

D'abord une note extrêmement positive à l'endroit des vins de Mondavi : tous les quatre présentaient des caractéristiques propres aux cépages dont ils étaient issus. Cela peut paraître une lourde évidence, mais ce n'est pas quand on parle de vins californiens surtout s'il s'agit de pinots noirs.

À en juger par deux récentes dégustations, la maison Mondavi est sur la voie de produire l'un des trois ou quatre meilleurs *pinots noirs* faits aux États-Unis. Cela augure très bien pour les années à venir puisque cet établissement a acquis récemment beaucoup de terrain dans la région de Carneros, la terre promise du *pinot noir* en Californie.

Globalement, on peut dire que la comparaison a été beaucoup plus pertinente pour les vins rouges que les blancs, notamment à cause des millésimes en présence. L'année 1987 fut nettement meilleure en Californie qu'en France. Par contre, il faut un certain cran pour se comparer avec Lafite-Rothschild surtout dans un aussi bon millésime que 1985. Le *cabernet californien* a démontré sa très grande classe ici. Lafite aussi d'ailleurs.

Comparaison n'est pas raison et on pourra toujours suggérer que le choix des vins dans ce genre de dégustation n'est jamais complètement innocent.

Pourtant, qui oserait nier que pour se prêter à une telle expérience il faut être solidement convaincu de la qualité de son produit ?

Pur marketing ? Possible. Mais marketing de classe pour du vin de qualité. Il faut le boire pour le croire.

RESTAURANTS

Aux délices de Szechuan
Gastronomie pékinoise et szechuanaise
1735 St-Denis
844-5542
(Membre de l'A.R.Q.)
Le savoir-faire au service du savoir-vivre

Restaurant Le Piémontais
Cuisine italienne et française
FERME LE DIMANCHE
1145A, rue De Bullion
861-8122
Membres de l'A.R.Q.
(Association des Restaurateurs du Québec)

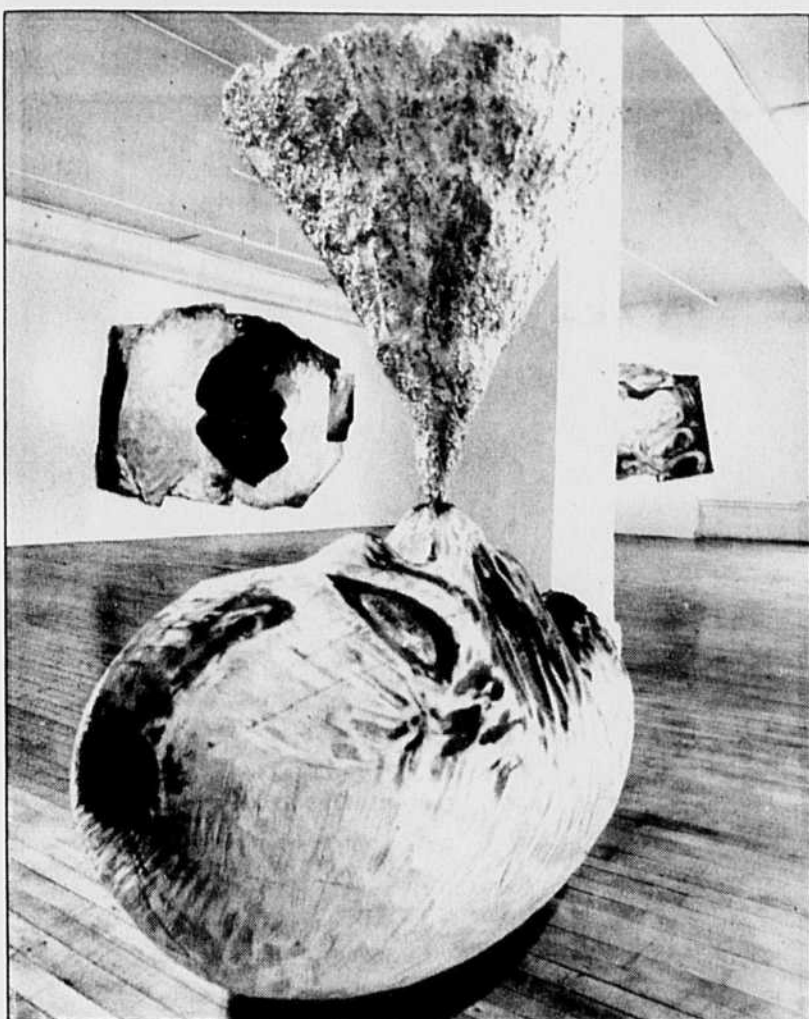
LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645

LEUP CAROU
RESTAURANT AUBERGE
La fine cuisine de Louise Duhamel
maintenant à Ste-Adele, ch. Ste-Marguerite & Bourgas
Rés. 1-229-2080

« Fine cuisine naturelle »
Plats végétariens
Menu du jour
Table d'hôte
Poulet de grain
Poisson frais
Eau purifiée
Terrasse
Bières sans alcool
Vins biologiques
(alcoolisés)
Bières naturelles
en fût
4135 rue St-Denis, réservation 844-4575
Licence complète Ouvert 7 jours
Membre A.R.Q. Master Card, VISA

HAUTE-PIERRE
Coteaux du Tricastin
Appellation Coteaux du Tricastin Contrôlée
MIS EN BOUTEILLE PAR
DELAS FRÈRES - TOURNON - RHÔNE (Ardèche) - FRANCE

De la région vinicole Sud-est. 60% Grenache, 20% Syrah, 20% Carignan. Belle robe grenat brillante. Nez fin et délicat à dominante de cassis. Chaud et aromatique, sans puissance excessive, les goûts sont fruités à dominante d'épices, de truffes et de cassis. Le Haute-Pierre "Coteaux du Tricastin" est un vin d'un très bel équilibre fruité ayant conservé des qualités de Primeur. Il accompagne parfaitement les charcuteries, le gibier à plumes et à poils ainsi que les viandes grillées et les fromages moyens. NO : 245217 prix : 6,90 \$



Deux oeuvres plutôt spectaculaires de l'exposition.



PHOTOS JACQUES GRENIER

Sullivan et Moore: le souffle mythique

Françoise Sullivan, David Moore. À la galerie Dominion, 1438, Sherbrooke Ouest, jusqu'au 14 mars. Au Centre d'exposition Circa, 372, Sainte-Catherine Ouest, jusqu'au 31 mars.

Claire Gravel

FRANÇOISE SULLIVAN, David Moore : l'une est peintre, l'autre sculpteur, mais leurs deux oeuvres rassemblées partagent la même pensée, celle qui lie dans une vision trans-historique le primitif au « post-moderne » et les deux expositions chez Dominion et Circa en donnent une présentation remarquable.

Françoise Sullivan, cette grande dame de l'art canadien, signataire du *Refus Global* en 1948, chorégraphe révolutionnaire des années 50 et 60, sculpteur qui réalisa des oeuvres monumentales, conceptuelle dans les années 70 et peintre des années 80, s'est toujours nourrie du « bassin archaïque » de la civilisation dans toutes les facettes de son oeuvre. Dans *La danse et l'espoir*, texte qui a été publié à la suite du manifeste de Borduas, elle proposait déjà un resourcement de l'art par une ouverture aux cultures anciennes et éloignées.

Il fallait beaucoup de courage pour tourner le dos à l'art conceptuel. Ce changement s'est opéré au retour d'un séjour en Europe où Sullivan, à l'instar de « l'Arte povera », « bloquait et débloquent » des portes et des fenêtres. Reportés sur toiles, ces blocages seront suivis d'une ouverture : c'est pourquoi, il y a, chez Dominion, dans la mini-rétrospective de l'oeuvre peinte, cette toile ronde au centre de laquelle a été découpé un grand rectangle. L'oeuvre autre-

fois ballonnée se met à parler et Sullivan dira que cet avènement de la parole sera vécu comme une libération.

Dans la série *Je parle...* le support est construit de fragments de toile déchirée ; des collages de branches d'arbres réitèrent le lien sacré nature-culture.

Les couleurs, d'abord liquides et un peu éteintes se réchauffent petit à petit. La peinture décrit un lieu mythique où des animaux prennent place, jusqu'à l'apparition de l'homme à tête de bouquetin qui se trouve dans la collection du Musée de Québec. Cette « déconstruction » de la surface prend l'aspect du labyrinthe que le shaman (l'artiste ?) n'a pas peur de traverser.

Mais les *Cycles crétois* sont surtout un espace pictural étonnamment nouveau, des surfaces abstraites de peinture de plus en plus gestuelle où les pigments absorbés par la toile crue en font sourdre une luminosité changeante. Cette peinture ne masque pas les déchirures du support : les bordures non-peintes redonnent que le sacré est d'abord à l'intérieur de l'art.

Les *Cycles crétois* font place à des oeuvres aux contours plus accidentés, les fragments de toile ne se soumettant plus à la forme circulaire. Les couleurs perdent leur liquidité, elles prennent chair dans des coups de pinceaux larges et appuyés qui tracent une sorte d'écriture dans la pâte.

La facture expressionniste atteint son paroxysme, galerie Dominion, avec *Prométhée no 18 (Excursion)* dont la véhémence fait penser à celles de Karel Appel et de Kooning conjuguées. Ici, la couleur est un

trait lourd de matière qui s'écrase sur la toile. La dissolution de la figure dans les coups de poignets frénétiques me semble moins intéressante que dans les sept *Prométhée* galerie Circa, où se créent de fortes tensions entre les formes et la pulsion colorée.

Ici, le visage du Titan qui déroba le feu au Ciel pour le donner aux hommes est représenté de profil. Prométhée souffle puissamment ; la toile reprend les contours angulaires de son visage, comme si le lieu pictural originait de lui. Il faut savoir que selon une version du mythe, Prométhée aurait apporté aux hommes le savoir et l'art.

Une dernière oeuvre montre la terre comme un magma vert d'où s'échappe une monumentale colonne de fumée : voilà que se sont les entrailles-mêmes de la terre qui s'évident dans la nuit intergalactique. On connaît les oeuvres où Sullivan intègre des sous-marins nucléaires, présences menaçantes dans une pictualité éblouissante (*Rotondo*, à l'exposition *Stations* des Cent jours d'art contemporain en 1987) et *Cycle crétois* et *après* chez Dominion : ici la catastrophe écologique se lit comme un prolongement du mythe prométhéen.

★ SAINT-BASILE-LE-GRAND, de David Moore, montre une tête de foetus de cinq pieds de long : au lieu de cordons ombilical prend place un gigantesque entonnoir. « Je le vois comme la terre qui se nourrit de déchets », dit-il. Les yeux exsudent du plomb. Voilà une sculpture inoubliable, taillée dans un seul tronc d'arbre. Pour Moore, le bois est une métaphore : c'est la matière organique la plus

proche de l'homme. Et son travail est une réflexion sur leur destin commun.

Le métal transforme la sculpture en icône : dans *Marchand*, un homme porte à bout de bras un énorme buste métallique. Au sol, le mot viande en lettres de néons rouges, symbolise la partie la plus tangible de l'être. Mais l'homme, sous l'image du Dieu, a rejeté cette partie de lui-même, ne se rendant pas compte qu'il ne peut avancer : il n'est plus que le support de son icône.

Le bois sculpté à larges coups, les entailles laissées dans la matière brute redouble la qualité archaïque des figures. Les corps ressemblent à ceux de faunes aux mains et aux pieds puissants.

D'une main à l'autre résout une problématique amorcée il y a trois ans dans *La table de complicité inégale* exposée au Centre Saidye Bronfman et à Berlin. L'homme est ici l'alpha et l'omega d'un mouvement qui traverse l'espace.

Est-ce la métaphore de l'éternel retour ? « La vie est un jeu » semble nous dire ce personnage plein de fraîcheur, « l'eau retourne toujours à sa source ».

« C'est une pièce heureuse », dit Moore, comme le sont les gracieuses *Vagues* (chez Dominion) où se condensent divers signes. Heureuse ou tragique, la dimension philosophique des oeuvres est immense.

BERNARD GAMOY

Mises en carte du destin de l'homme



PHOTO PIERRE CHARRIER

Man Of War, de Bernard Gamoy.

Bernard Gamoy. *Géographie / destinée*. Au Centre Saidye Bronfman, 5170, Chemin de la Côte-Sainte-Catherine, ouvert tous les jours jusqu'au 8 mars, sauf le samedi.

Claire Gravel

LE CENTRE SAIDYE BRONFMAN expose jusqu'au 8 mars une vingtaine d'oeuvres (1987-1990) de Bernard Gamoy, peintre d'origine française venu s'installer au Québec en 1971.

Sous le titre de *Géographie / destinée* s'élabore un travail riche. D'anciennes cartes deviennent le support d'images de plantes, d'animaux, de figures mythiques, d'armes. Les tableaux se construisent autour de tableaux plus petits, des analogies se créent entre les matériaux et leurs formes.

« Les cartes que j'utilise, c'est pour abolir les frontières. La géographie, c'est une science de la surface du globe, et du destin, ne dit-on pas qu'on doit le prendre

en main, comme une carte ? C'est la géographie, la destinée », dit Bernard Gamoy.

« À la Renaissance, il y avait un dialogue entre l'art et la science. Aujourd'hui, il est incohérent. Une de mes oeuvres s'appelle *La tour de Babel*. Les cartes dispersent davantage le territoire qu'elles ne le recréent. Dans l'ouverture au centre, il y a un perroquet. La fameuse fenêtre du tableau sur le monde devient illusion. *La tour de Babel* parle de la confusion contemporaine. »

Gamoy découpe à l'intérieur de ses cadres, laissant respirer des surfaces de représentations, étrangères les unes aux autres, transformant sa peinture en constellations de signes. La tension entre les images et les différents traitements picturaux est grande et l'oeuvre semble indigeste à première vue.

Dans *Navigation interdite* des tuiles — celles de son atelier — dessinent des ciels pleins

Voir page C-12 : Gamoy

JEAN-PAUL RIOPELLE

du 4 au 18 mars 1990

• huiles sur toile • huiles sur papier marouflé
• médias mixtes sur papier • lithographies signées

Vernissage dimanche le 4 mars à 13 heures

Maison d'Art St-Laurent

Tél.: (514) 744-6683
Fax: (514) 747-1137

CHAGALL LE NARRATEUR

Trois suites de gravures

Les Âmes mortes/Daphnis et Chloé/La Bible

Exposées au Musée des beaux-arts du Canada, à Ottawa, du 16 février au 15 avril 1990

Exposition regroupant des eaux-fortes et des lithographies choisies de Marc Chagall, artiste du XX^e siècle. Les talents d'imagier de Chagall enluminent brillamment et de façon mémorable trois classiques de l'imaginaire littéraire.

Cette exposition a été rendue possible grâce à la généreuse collaboration de Bramalea Limitée et d'Asclford-Martin.

Parallèlement à cette exposition, les Services éducatifs présentent un programme d'activités. Renseignements: (613) 990-8049.

Musée des beaux-arts du Canada National Gallery of Canada

380, promenade Sussex
Ottawa (Ontario) K1N 9N4 (613) 990-1985



À midi, l'été, lithographie couleur tirée de Daphnis et Chloé, 1961, don de Félix Quinot, d'Ottawa, à la mémoire de Joseph et Marguerite Liverant © Marc Chagall 1990/Vis-Art

9/NOIR et SPATIOGRAMMES
oeuvres tridimensionnelles

LORRAINE BÉNIC

du 1er au 31 mars 1990

Vernissage le 10 mars
à 14 heures

à la chapelle historique
du Bon Pasteur
100, rue Sherbrooke Est
Montréal — 872-5338

1192, rue Beaudry, Montréal,
(Québec) Canada H2L 3E4
Tél.: (514) 521-2141
Fax: (514) 521-6678

PIERRE-LÉON TÊTREULT

«Terra Africa»
oeuvres récentes

Vernissage jeudi 8 mars
de 17h à 19h
jusqu'au 8 avril

BEAUDRY

Maison de la Culture
Côte-des-Neiges
5290 Chemin de la Côte-des-Neiges

«Parcours et souvenirs...
(1975-1990)»
(Photographies)

PIERRE-LÉON TÊTREULT

Vernissage jeudi 8 mars à 19h
jusqu'au 8 avril

(angle rue Jean-Brillant) Côte-des-Neiges

LA GALERIE D'ART LAVALIN • MONTRÉAL

Biennale du dessin, de l'estampe
et du papier du Québec

Du 19 janvier au 18 mars 1990

Entrée libre du mardi au dimanche de 12 h à 18 h
au 1100, boul. René-Lévesque Ouest à Montréal.

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark, suite 100, Montréal (514) 849-1165

Mardi au samedi de 9h30 à 17h30

FOLON
FRANCIS
RIOPELLE
FRIEDLAENDER

Estampes originales choisies
eaux-fortes, lithographies, sérigraphies

Françoise Sullivan

PRIX BORDUAS

Peintures des années '80
avec la participation de

David Moore

Sculptures récentes

jusqu'au 14 mars 1990

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke ouest
Mardi au vendredi de 10 h à 17 h 30

845-7833/845-7471
Samedi de 10 h à 17 h

◆ Gamoy

d'étoiles au-dessus d'un grand corps flottant : un iceberg ? un navire ?
• C'est l'impossibilité de naviguer librement, dit l'artiste. On vit dans une société néo-conservatrice où il est

difficile de s'exprimer. »

On navigue alors avec des bateaux de papier pliés dans des cartes périmées, sur des mers qui n'existent plus. L'oeuvre oscille entre la trace archéologique et une sombre dérision. Mais Gamoy est fasciné par la

transparence des signes. Les cartes ont beau représenter des lieux sociopolitiques, en l'occurrence, le tiers-monde, ces lieux l'artiste se les approprie en peignant par-dessus. Leur mise en carte devient celle du tableau. Gamoy insiste ici sur le fait qu'on ne peut plus, selon lui, inventer un nouvel espace pictural.

Dans *Nature / culture* la bordure de la carte devient le cadre de l'image peinte. Ailleurs la carte sert de grille. Dans *Man of War*, Gamoy a dessiné entre tank, vaisseau de guerre et flotte aérienne, des chevaliers en armure, repiqués d'une fresque de Pisanello au Palais ducal de Mantoue. Les teintes pâles, les traits de fusain font apparaître une croix virtuelle entre les engins de guerre.

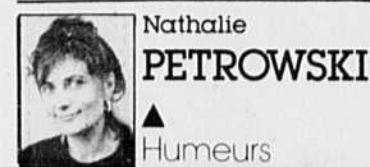
« C'est un commentaire, me dit-il, sur l'absurdité de vouloir gagner par la force et le pouvoir. Don Quichotte était un être désespéré. »

Les trouées arrondies dans plusieurs oeuvres doivent être vues comme la lumière blanche, celle qui a été découverte par Newton. Il y a dans la trame des tableaux plusieurs références à l'illusion des systèmes du savoir opposées à celles d'un monde brut, à la fois enfantin et aliéné.

Gamoy fera au cours de l'entreue cette réflexion : « A l'origine le tiers-monde était le premier monde ». Ses appropriations de différents styles historiques fonctionnent davantage comme une recherche des origines que pour un seul désir de nouveauté. Il y a un certain mysticisme chez Gamoy, dans cette vision trans-historique qui place à droite d'un ange la Vénus de Botticelli, à gauche une madonne du Quattrocento et en haut, l'aigle américain, couvrant le tout de peinture dorée. Dans la transparence du papier calque, les images deviennent fantomatiques : la trilogie prend la forme d'une croix baroque, la culture occidentale se fait icône.

China oppose la sagesse boudhiste au chaos occidental. Au-dessus de tours de refroidissement qui se juxtaposent à l'armée chinoise en marche, deux déesses en filigrane traversent le paysage et le centre vide du tableau, comme des corps glorieux. Si la Chine ancienne exerce une certaine fascination, la Chine moderne est perçue avec désarroi. Gamoy a encadré, en 14 langues « *Un peuple uni ne peut être vaincu* ». Dans ces géographies obliques par la peinture, le destin de l'homme, se mesurant à celui des dieux et des planètes, apparaît dérisoire.

Passe-moi la tequila, Nadia



Nathalie
PETROWSKI
▲ Humeurs

LA PERFECTION n'est pas de ce monde. Pourtant, elle l'a déjà été en 1976 avec dix sur dix comme score et Nadia comme nom. Aujourd'hui la perfection est de retour à Montréal avec un billet d'avion via le Japon payé par la brasserie Molson.

La raison de la visite ? Des vacances, répondait innocemment la jeune Roumaine fraîchement expatriée aux États-Unis et croulant sous les fleurs de ses admirateurs et les regards mornes des agents de la Gendarmerie royale du Canada.

Montréal en février, hein ? Parait qu'on ne fait pas mieux en terme de villégiature. En fait, c'est pas vrai. On fait beaucoup mieux : la Sibérie au mois d'avril, moyennant un 40 onces de tequila.

Toujours est-il que la divine Nadia est de retour au pays grâce à la Régie des installations olympiques (RIO) et à son président Pierre Bibeau. Celui-ci croit dur comme fer que Nadia, comme vendeuse de toile olympique, ça vous refait une image ça monsieur ! Même que ça vous donne le goût d'aller prendre des vacances au Club Med du stade et d'oublier l'augmentation des taxes foncières et des taxes sur la cigarette comme juste conséquence de son désastre financier.

Quoi qu'il en soit, moi je ne partage pas tout à fait le même optimisme que Pierre Bibeau. D'abord, a-t-il seulement lu la dernière édition du magazine *Life* ?

Je ne sais pas si on doit croire tout ce qui est écrit mais après avoir lu cet article dévastateur, je me demande s'il faut encore croire Nadia. Remarque que c'était probablement le but de l'opération : faire en sorte que la petite amie du « charmant » Nicu et chien savant de ses entraîneurs, ne puisse jamais recommencer sa vie ni faire le moindre profit sur la triste histoire de son enfance dans l'eau bouillante.

Reste qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Tout journaliste aussi méchant, malsain et biaisé soit-il, ne peut

quand même pas inventer ce qui n'existe pas. Au pire, il peut tomber dans la subjectivité malhonnête et déformer le miroir selon la propre perversité de son regard.

Mais un journaliste peut-il inventer qu'une jeune femme mange comme un porc, vide son assiette avant d'attaquer celle de son voisin, puis disparaît tranquillement aux toilettes pour glisser un doigt professionnel au fond de sa gorge et régurgiter tout ce qu'elle vient d'engloutir.

Je n'étais pas aux toilettes avec Nadia, ni au restaurant avec la journaliste de *Life*, je n'étais même pas à sa conférence-éclair à Dorval. De fait, je suis arrivée 30 secondes trop tard. Et comme l'exercice a duré exactement 29 secondes, je me suis butée à un agent de la GRC qui m'a indiqué de la main que Nadia était maintenant au comptoir de Wardair.

Quoi, elle s'en va déjà ? Je n'avais pas sitôt posée la question que l'agent lui aussi avait fait un Nadia de lui-même. Ne restait plus qu'à me rabattre sur les témoins oculaires ou sur les photos en couleurs du *Life* qui me narguaient à la une des kiosques.

J'ai alors détaillé son oeil éteint auréolé de charbon roumain, sa bouche éblouissante d'un rouge violent, ses ongles trop longs pour ne pas être faux. J'ai regardé cette moue boudeuse, amère, désenchantée et je me suis demandé s'il y avait de la vie après *Life* et si Pierre Bibeau savait quelque chose que je ne savais pas.

Selon les Américains, Nadia est un bébé gâté, pourri, stupide et cruel qui a vécu dans une cage dorée en se foutant éperdument de ses confrères de misère. Ils ne supportent pas qu'elle soit partie avec un homme marié, père de quatre enfants, enfants qui aujourd'hui crèvent de faim alors que Nadia, elle s'empiffre de crème fouettée.

Ils l'accusent de ne pas donner de nouvelles à sa famille, de ne pas leur envoyer des billets d'avions et de même leur cacher son numéro de

téléphone. Finalement, ils disent qu'elle ment comme elle respire puisqu'elle prétend ne pas avoir d'argent alors qu'elle conduit une rutilante *Camaro* convertible achetée au prix de 20 300 \$.

Du côté de ses défenseurs, les violons pleurent son enfance malheureuse, les sévices inhumains qu'elle a subis, son statut d'objet et de marionnette, battue, violée, contrainte à copuler avec un chien et privée de ses ongles qu'un jour de grogne, Nicu lui aurait arrachés.

Ce qui est intrigant, c'est que d'un côté comme de l'autre, les histoires entourant l'angélique Nadia sont parfaitement sordides. Qu'on la porte aux nues ou qu'on la descende en flammes, on a pour le faire, recours aux pires atrocités. À un point tel qu'entre la pauvre victime et l'affreux monstre, on ne sait plus où donner de la tête ni qui croire.

Et le problème n'est peut-être pas tant la descente aux enfers d'aujourd'hui que le piédestal d'hier. On a toujours pensé à tort, que la grâce de Nadia était innée. Mais c'est à coups de cravache que Nadia a gagné ses médailles, à coups de cravache qu'on l'a fabriquée. Pas surprenant qu'elle veuille aujourd'hui se venger et qu'elle laisse libre cours au monstre intérieur qui l'a toujours guidée.

La perfection n'est pas de ce monde. La vérité, non plus, faut croire. Chose certaine, si Nadia s'expatrie au Québec, elle devra s'ajuster. Et par ajustement, je ne parle ni de salaire, ni de maquillage, ni de valeurs morales ni même de choix de restaurant. Je parle de quelque chose de plus grave.

En effet dans l'article de *Life*, Nadia déclare et je cite : « J'ai choisi d'habiter Los Angeles parce que c'est facile d'y stationner la voiture ». Je ne sais pas si elle est au courant du stationnement à Montréal...

À mon avis, quand elle découvrira la triste nouvelle, elle risque de fuir au Japon. J'espère seulement que Molson aura la gentillesse de lui payer le billet d'avion.

Festival international du film sur l'art

Dans le cadre de la rétrospective consacrée à la cinéaste américaine Perry Miller Adato, le Festival présentera à la Cinémathèque québécoise, samedi prochain (10 mars), à 22 h, un moyen métrage de 60 minutes sur la vie et l'oeuvre de la grande artiste américaine Georgia O'Keeffe.



Turquie: splendeurs des civilisations anatoliennes,
Québec sur glace: sports et divertissements,
Architectures du XX^e siècle au Québec,
autant d'événements, autant de regards passionnés
jetés sur l'être humain d'ici et d'ailleurs.
Incontournable comme la vie...

A RCHITECTURES DU XX^e SIÈCLE AU QUÉBEC

De la ville à la banlieue, des monuments religieux aux gratte-ciel audacieux, l'exposition « Architectures du XX^e siècle au Québec » dessine sous nos yeux la transformation de notre environnement quotidien. Une architecture vivante, dont la diversité et les prouesses techniques reflètent bien une société en mouvement. Venez voir comment s'est bâti notre siècle, à l'exposition « Architectures du XX^e siècle au Québec » au Musée de la civilisation. Jusqu'en septembre 1990.

Le CIMENT
ST-LAURENT

Q UÉBEC SUR GLACE, SPORTS ET DIVERTISSEMENTS

L'hiver... la glace... la multiplicité et la variété des jeux et des amusements imaginés par l'homme, pour l'homme. Une exposition qui nous rappelle les plaisirs de la glace. La glace à affronter, pour se déplacer, pour glisser et pour s'amuser. L'exposition « Québec sur glace, sports et divertissements », pour ceux qui n'ont pas froid aux yeux au Musée de la civilisation, jusqu'au 17 février 1991.

MUSÉE DE LA CIVILISATION
85, rue Dalhousie, Québec

En collaboration avec
LE DEVOIR

Le Musée de la civilisation est une corporation d'État subventionnée par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE SHERBROOKE

“MAURICE LE BEL ET SON ÉPOQUE”

Conférence: **Bertrand La Palme**
le lundi 5 mars à 19h30

L'exposition Maurice Le Bel se poursuit
au Musée jusqu'au 8 avril prochain

174 rue du Palais, Sherbrooke

Les Maîtres canadiens de la collection Power Corporation du Canada 1850-1950



James Wilson Morrice, *Effet de neige*, Montréal, 1906

Une exposition organisée par le Musée du Séminaire de Québec

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTREAL

16 février — 15 avril 1990

Du mardi au dimanche de 10 h à 17 h
Visites commentées les dimanches à 13 h 30
et les mercredis à 11 h 30

1379, rue Sherbrooke ouest (métro Guy-Concordia)
Renseignements : (514) 285-2000

GREG CURNOE

oeuvres récentes
jusqu'au 10 mars

WADDINGTON & GORCE INC.

1504 ouest, rue Sherbrooke
934-0413 — 933-3653 Fax 933-5577 fermé le dimanche

GALERIE DANIEL

LILI RICHARD

costumes rituels
jusqu'au 17 mars

2159, rue Mackay, Montréal 844-4434

G a l e r i e FRANKLIN SILVERSTONE

FRANCE TRUDEL (Québec)
Peintures

TONY BLOOM (Alberta)
Sculptures

KATRINA ROZMAN (Manitoba)
Céramiques

jusqu'au 17 mars

1618 Sherbrooke ouest, Montréal, Québec H3H 1C9 - Tél.: 933-3770
Mar. mer. jeu. ven. de 10h à 18h — sam. de 10h à 17h — dim. de 12h à 16h

L'APASQ, en collaboration avec l'UQAM
et la maison de la culture Frontenac
présente:

EXPOSITION NATIONALE DE SCÉNOGRAPHIE

une première
au québec!

du 7 mars
au 1er avril 1990

TABLES-RONDES ouvertes au grand public

11 mars: Pratiques scéniques et conditions de production
13h-16h
12 mars: Espace et dramaturgie
10h-17h30

*Avec la participation de : André Brassard, Normand Charette, René-Daniel Dubois, Claude Goyette, Danièle Lévesque, Alice Ronfard, etc.

Maison de la culture Frontenac,
2550 Ontario Est.
Métro Frontenac.
Information: APASQ : 522-5803

Association
des Professionnels
des Arts
de la Scène
du Québec
APASQ